

# Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE



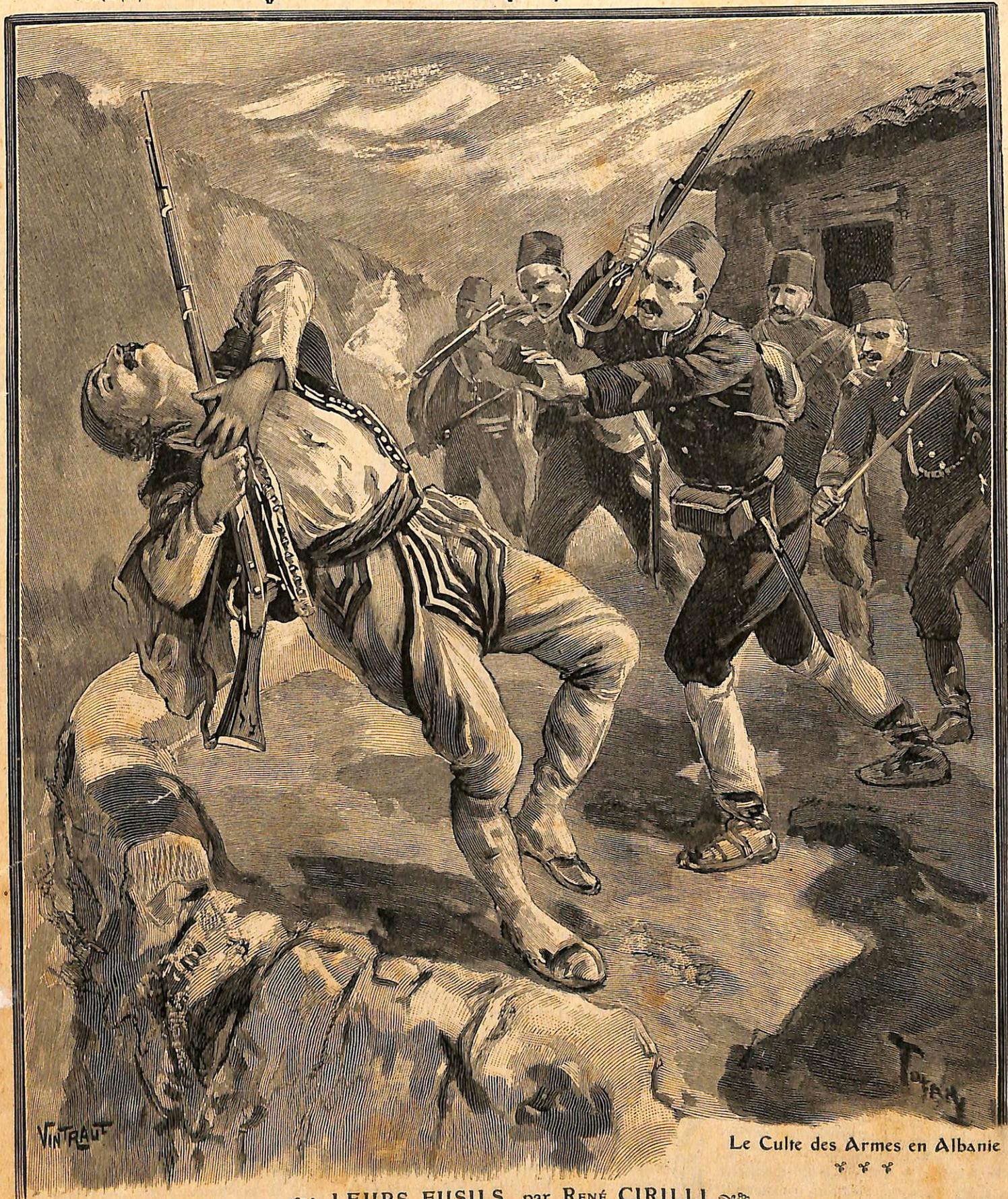
Bureaux : 146, rue Montmartre.  
PARIS (2<sup>e</sup>)



et des Aventures de Terre et de Mer



"Sur Terre et Sur Mer"  
"Monde Pittoresque"  
"Terre Illustrée" réunis.



Le Culte des Armes en Albanie



◁ LEURS FUSILS, par RENÉ CIRILLI ▷

Voyant un soldat s'avancer pour s'emparer de son arme, Mikailowich dans un suprême effort se rejeta en arrière et, tenant son arme étroitement enlacée, se laissa tomber dans le vide.

## Prix des Abonnements

**TROIS MOIS**  
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50  
Départ. et Colonies... 2 50  
Étranger..... 3 fr.

**SIX MOIS**  
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.  
Départ. et Colonies... 5 fr.  
Étranger..... 6 fr.

**UN AN**  
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.  
Départ. et Colonies... 10 fr.  
Étranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

## CONCOURS DE JUILLET

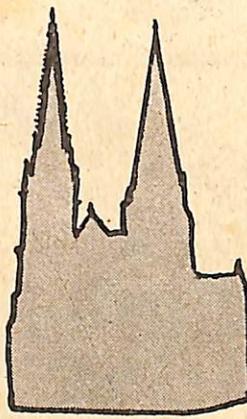
### LES SILHOUETTES DE CATHÉDRALES

#### QUATRIÈME SÉRIE



Dans chacune des séries de ce concours nous faisons tour à tour défiler sous les yeux de nos lecteurs les silhouettes de dix cathédrales de France et de l'étranger, universellement réputées.

Quelles sont celles qui sont représentées ici ?  
Les réponses devront être libellées ainsi :  
1<sup>re</sup> SÉRIE : — Ces deux cathédrales sont celles de ..... (telle et telle ville) et ainsi de suite pour les autres séries. En outre, les concurrents seront tenus de répondre à une question subsidiaire dite de classement qui sera posée dans le n° 765 et dont la solution nous permettra de départager les envois entièrement bons.



## Nos Titres et Tables

Nos abonnés reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du Journal des Voyages. Ces tables des matières, établies suivant un plan très pratique, comportent deux classements méthodiques des plus clairs, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter. Enfin, chaque table est suivie d'une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou coloniaux cités dans le semestre. Nous envoyons franco les titres, table et couverture de chaque semestre contre 0 fr. 20 adressés en timbres à nos bureaux.

#### MARCHE A SUIVRE

Ce concours comportera cinq séries. Les solutions de ces cinq séries devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 7 août 1911. Les concurrents devront coller en tête de leurs solutions une bande d'abonnement ou les cinq bons de Concours publiés en bas de la dernière page de nos numéros de juillet, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Service des concours du « Journal des Voyages », 146, rue Montmartre, Paris. Le palmarès et les solutions de ce concours seront publiés dans le numéro du 10 septembre. Nous prions instamment nos lecteurs de n'adresser à M. Henri BERNARD ni envoi recommandé, ni mandat-poste ni correspondance étrangère aux concours.

## La Ligue d'Éducation Nationale

Nous sommes heureux de constater que notre appel a été entendu de nos lecteurs qui y répondent avec enthousiasme, applaudissant à la création de la "Ligue d'Éducation Nationale" et au but qu'elle se propose.

Avant peu nous allons pouvoir compter de nombreux groupes de « débrouillards ». L'époque des vacances se prête d'ailleurs admirablement à la formation et à l'instruction de ces groupes.

Rappelons que la Ligue attend tout son succès des initiatives et des bonnes volontés individuelles.

Dans chaque localité, un groupe, ne fût-il que de trois jeunes gens, peut s'organiser spontanément sous la direction d'une personne qualifiée pour servir d'instructeur.

Ces instructeurs n'auront qu'à notifier au comité de la Ligue la formation de leur groupe, en écrivant à M. le Secrétaire général de la "Ligue d'Éducation Nationale", 29, rue de Provence, à Paris, qui leur donnera des instructions précises. Il pourra même leur faire connaître les groupes en formation ou déjà existants afin qu'ils puissent s'adresser aux instructeurs de ces groupes et trouver auprès d'eux les conseils, les avis que la pratique et l'expérience de ceux-ci les mettront à même de donner à leurs imitateurs. Chaque groupe doit en principe conserver son indépendance, son autonomie et se suffire par ses propres moyens. Mais les liaisons volontaires qui pourront se créer entre les chefs de groupes — échanges d'indications, de vues et d'idées, communications de projets ou d'essais, comptes rendus réciproques des exercices, etc., — ne pourront qu'aider au perfectionnement de l'instruction de tous et cette collaboration mutuelle, cette entente, cette cohésion des bonnes volontés agissantes, pourront contribuer puissamment au succès de cette œuvre patriotique.

## Le Culte des Armes en Albanie

### Leurs Fusils

par RENÉ CIRILLI.

Dans l'air frais et sonore du soir, le vent porta le son d'une cloche annonçant l'angelus.

Mikaïlowich jeta sa fourche sur la meule où il venait d'entasser une dernière botte de foin, ôta son chapeau et se signa.

Quand il eut fini sa prière, il vint s'asseoir sur le banc de pierre, dressé devant sa chaumière, alluma sa pipe et laissa ses regards glisser au hasard sur la plaine et les vallons.

Au loin, la forêt de chênes montait, en escalier, à l'assaut des monts qui se poursuivaient jusqu'à se perdre à l'horizon dans des vapeurs d'améthyste et d'or.

En bas, la lande brillait sous la splendeur des feuillages rouillés, et au creux du vallon le petit torrent, glissant sur les cailloux, gambadant sur les pierres, perdait son habillage de lumière, se faisait sombre à mesure que le soir descendait plus bas dans la vallée.

Mikaïlowich huma le parfum des buis et des romarins qui flottait dans l'air, écouta les petits glands qui tombaient tout près de lui sur les feuilles mortes et racornies, avec un crépitement sec de coups de fusil, et arrêta son regard sur un bouquet de tournesols, dont les fleurs, jaunes et énormes, semblaient des cadrans d'or. Tout près de là, sa fille Sophie, le jupon retroussé, puisait l'eau à la source, riant et repoussant de sa main une branche de mûrier qui s'accrochait à elle, comme pour la retenir.

« On serait si heureux, sans eux ! » pensait Mikaïlowich. Et une bouffée de chaleur lui montait aux tempes, tandis que devant son imagination passait la vision des scènes d'horreur dont il avait été témoin.

Des carnages d'hommes, des tueries de femmes et d'innocents, des troupeaux emmenés loin, des meules brûlées, des moissons détruites...

Et ces soldats qu'on avait en fin repoussés, avec tant de peine et au prix de tant de sang, étaient revenus encore, plus forts, plus nombreux !

« Ah ! chiens ! » murmura-t-il. Et sentant un profond dégoût se lever dans son âme, il cracha par terre et jeta sa pipe.

Il demeura rêveur, les yeux baissés... Sa fille, qui venait s'asseoir près de lui et qui le câlinait doucement, le tira de sa rêverie.

Tous deux, se regardant, eurent la même pensée. Et cette pensée, adossant leurs regards à un même point lointain, alla à la rencontre de quelqu'un qui marchait rapidement vers eux, sur la ruelle, en corniche de monts, qui reliait leur chaumière au village.

Ce quelqu'un portait le costume national des montagnards albanais et un long fusil en bandoulière. Il marchait la tête courbée, sans regarder vers la chaumière.

Et cette allure surprit le vieux Mikailowich, inquiéta la jeune fille avec raison.

Car, tous les soirs, Paolowich fatiguait les échos des monts à répéter les refrains de ses chansons, et les oliviers sauvages, les myrtes, les bruyères et les lauriers se disputaient pour offrir leur ombrelle, leur balai ou leur gerbe fleurie à sa cueillette.

Mais ce soir Paolowich semblait dédaigner les cyclamens roses, les fleurs de lavande et les innombrables crucifères qui

mêlaient le goût de leur miel au parfum résineux des grands végétaux, et pas un écho ne fut réveillé de son sommeil dans les vallons fleuris.

Si bien que quand l'homme mit le pied sur le petit pré devant la chaumière, Mikailowich et sa fille savaient déjà, sans en connaître le genre, qu'un malheur les menaçait.

Leurs salutations furent tristes.

Paolowich se taisait, et tous les trois attendaient, les uns n'ayant pas le courage de poser des questions, l'autre de parler.

A la fin, Mikailowich demanda :

« Qu'est-il donc arrivé, Paolowich ? »

— Malheur à nous tous, Mikailowich ! Les fils de Scanderberg n'ont à choisir qu'entre la mort ou la plus grande des humiliations.

— Le choix est fait d'avance, répondit d'une voix grave le père de Sophie. Les Albanais ne craignent pas la mort et ils l'ont prouvé... Cependant, dis-nous : qu'y a-t-il de si grave ?

— Aujourd'hui, répondit Paolowich, est arrivé au chef du district l'ordre de désarmer la population albanaise. Chacun devra livrer son fusil, ses armes à feu...

— Livrer notre fusil ? répéta le vieux, se laissant choir sur le banc, comme assommé. Notre fusil ! Et quoi encore ?... Ils nous ont tout pris : notre langue, notre écriture, notre religion, nos troupeaux, nos fils eux-mêmes, pour les obliger à servir dans leurs régiments ! Ils en veulent maintenant à nos armes !... Mais ils ne les auront jamais... On ne trouvera pas un Albanais qui soit assez lâche pour livrer son fusil... Jamais...

— Si demain à midi, continua d'une voix morne Paolowich, les Kastrates n'ont pas livré leurs armes...

— Eh bien ?...

— C'est le jugement et l'exécution immédiate.

Mikailowich plissa ses lèvres en un sourire dédaigneux.

« La mort ! murmura-t-il. Qui ne la préférerait donc à cette vie de continuelles humiliations, à cet esclavage masqué, mais non moins lourd et ignoble, vers lequel nous entraîne le gouvernement de Constantinople ?... »

Et il ajouta en ricanant :

« Ah ! les belles promesses des Jeunes-Turcs ! Les espoirs mis dans le Comité d'Union et Progrès ! Les belles paroles qu'ils avaient trouvées pour nous faire révolter : la justice de notre cause et la beauté de notre revendication... Il n'y a pas de Jeunes-Turcs et de Turcs d'ancien régime ! Non !

Il n'y a que des Turcs, savoir des ennemis !... »

Il se tut. Ses yeux se promenèrent hargardssurla plaine, sur laquelle les ombres

de la nuit déployaient déjà leurs voiles, remontèrent les pentes couvertes de maquis et se tournèrent vers Paolowich et sa fille.

En apercevant Sophie, le cœur du père eut un bond. Et, se tournant vers Paolowich, lui montrant sa fille, exclama :

« Après notre fusil, ce sera nos filles qu'ils nous enlèveront pour leurs harems ! »

Puis, s'adressant à sa fille, il ordonna :

« Va chercher mon fusil !... »

Quand elle fut entrée dans la chaumière, Mikailowich s'approcha de Paolowich, lui posa une main sur l'épaule et demanda :

« Vous aimez Sophie ? »

— En doutez-vous ?

— L'heure est arrivée des grands sacrifices, Paolowich. Écoutez-moi donc bien. Je ne veux pas que ma fille tombe dans les mains de ces chiens, ma fille n'est pas née pour devenir la favorite d'un bey ou d'un pacha. Et cependant cela serait son sort d'ici peu, lorsque nous deux qui l'aimons, nous serons désarmés ou morts. Il faut pourvoir avant. Demain vous épouserez Sophie, avant que les Turcs aient détruit l'église et fusillé le prêtre.

« Puis vous partirez. La frontière monténégrine n'est pas lointaine, et ma fille est habituée aux dures équipées.

« J'ai quelque argent de côté. Vous pourrez attendre ainsi des jours meilleurs pour l'Albanie... Quant à moi... »

— Mikailowich, vous viendrez avec nous.

— Non ! répondit le vieux. Je suis né ici et ces endroits me sont familiers et nécessaires. Je ne conçois pas la vie en dehors d'eux. L'eau qui me désaltère doit avoir été puisée à cette source, car toute autre me paraîtrait sans goût ; ces plaines, ces bocages, ces oiseaux, je les connais de nom, je les aime, ils font partie intégrale de ma vie. Que deviendrais-je sans eux ?

« Vous, ce n'est pas la même chose ! ajouta-t-il, devant la réplique de Paolowich. Vous êtes jeunes, l'Albanie ne sera pas toujours esclave. Elle aura aussi des beaux jours et vous pourrez revenir.

« Moi, je reste ici. Je veux mourir, étreignant mon fusil, près de l'endroit où j'ai salué la première fois le soleil. »

Il prit, ainsi disant, le fusil que Sophie lui avait apporté. C'était un vieux fusil à pierre, au long canon guilloché, à la crosse incrustée de nacre, léger et élégant en même temps.

« Ce fusil, reprit Mikailowich, je le tiens de mon père, qui l'a hérité à son tour de mon aieul. C'est plus qu'une arme, c'est

une relique. La première fois qu'on l'a déchargé, ce fut contre les envahisseurs turcs. Dès lors il n'a servi que pour des causes saintes et justes ; pour accomplir des actes de valeur. Mon père, à quinze ans, tua, avec ce fusil le vautour qui volait les agneaux du troupeau de la famille où il choisit sa femme.

« Et ce fusil a été déchargé en l'air, comme signe de joie, à toutes nos réjouissances de famille, à mon mariage, à ta naissance, Sophie !... »

Tout en parlant, ses mains caressaient l'arme, lui communiquaient la chaleur fiévreuse qui brûlait ses joues et allumait sa prunelle...

Deux jours après, la patrouille de soldats, chargés de la perquisition, s'arrêtait à la porte de la chaumière. Un soldat cogna avec la crosse de son fusil.

« Attention, dit le caporal. Le vieux a la renommée de ne pas être commode !... »

L'huis s'ouvrit et sur le seuil parut Mikailowich.

Il avait revêtu l'habit des fêtes, et sa main droite étreignait son fusil.

« Que me voulez-vous ? questionna-t-il.

— O Kastrate, répondit le caporal, la loi t'impose de nous livrer toutes les armes à feu qui sont chez toi. Laisse-nous rentrer et fouiller.

— En fait de lois, exclama le vieux, je ne connais que celles que notre Seigneur m'a donné. Je ne relève aucunement du gouvernement ottoman, puisque je suis Albanais...

— La belle blague ! D'Anatolie, de Macédoine ou d'Albanie nous sommes tous des Ottomans.

— Vous mentez ! cria Mikailowich. Et quant à moi, sachez que ce fusil est mien et que je ne le céderai de mon vivant. »

Le caporal fit un signe et ses soldats s'approchèrent pour saisir l'Albanais.

« Le premier qui avance est mort ! » cria Mikailowich.

Les soldats se ruèrent contre lui. Le vieillard en mit un en joue et tira. Mais le coup ne partit pas du vieux fusil.

Cela fit rire les soldats. Profitant de ce moment, Mikailowich bondit contre eux et, maniant son fusil par le canon, il réussit à se frayer un passage jusqu'au bord du plateau.

Pendant que les soldats se concertaient, Mikailowich, debout sur le bord de l'abîme, sans se soucier d'eux, regarda d'un œil rem-

pli de larmes cette arme dans laquelle il avait placé tout son amour et sa confiance, et qui venait de se révéler inutile.

Il comprit, comme dans un éclair, que la partie était perdue d'avance, qu'il allait être pris, désarmé, que son fusil allait passer dans les mains ennemies...

## ABONNEMENTS DE VACANCES

Pendant les vacances, ceux de nos lecteurs qui veulent recevoir leur journal dans tous leurs déplacements n'ont qu'à s'abonner pour 3 mois à partir du 16 juillet ou du 1<sup>er</sup> août contre mandat de 2 fr. 50 (étranger 3 francs), adresse 146, rue Montmartre, Paris. Chaque semaine, sans frais supplémentaire, nous ferons suivre le journal dans tous leurs déplacements aux adresses successives qu'ils nous auront fait connaître soit en s'abonnant, soit par carte postale huit jours avant chacun de leurs changements de résidence.

Ces abonnements donneront droit à

### Notre Prime Gratuite Les Records du Monde

EXTRAIT DU SOMMAIRE

A travers l'espace.  
L'Age des êtres vivants.  
Du géant chinois au nain brésilien.  
Les clefs des mers.  
Voilà les facteurs !

Les forêts du monde.  
Si la France était une île...  
Les chemins qui marchent.  
Les grands marchands du monde.  
A travers les grandes villes.

La vie au sein des eaux.  
La vie sur la montagne.  
Aux entrailles de la terre.  
Les peuples colonisateurs.  
La fortune des nations.

## Les Bicharins au Désert

LES TRIBUS NOMADES

Alors, une grande émotion le vainquit, et ne voulant pas montrer ses larmes aux Turcs, il appuya son bras sur le canon de son fusil, cacha sa figure sur son bras et pleura en silence.

Les soldats s'avancèrent. Ils le cernaient de trois côtés. De l'autre, il y avait la chute affreuse, le vallon rempli de maquis et de pierres.

Il souleva son fusil par le canon, prêt à le manier comme une massue.

« Rends-toi ! lui cria le caporal.

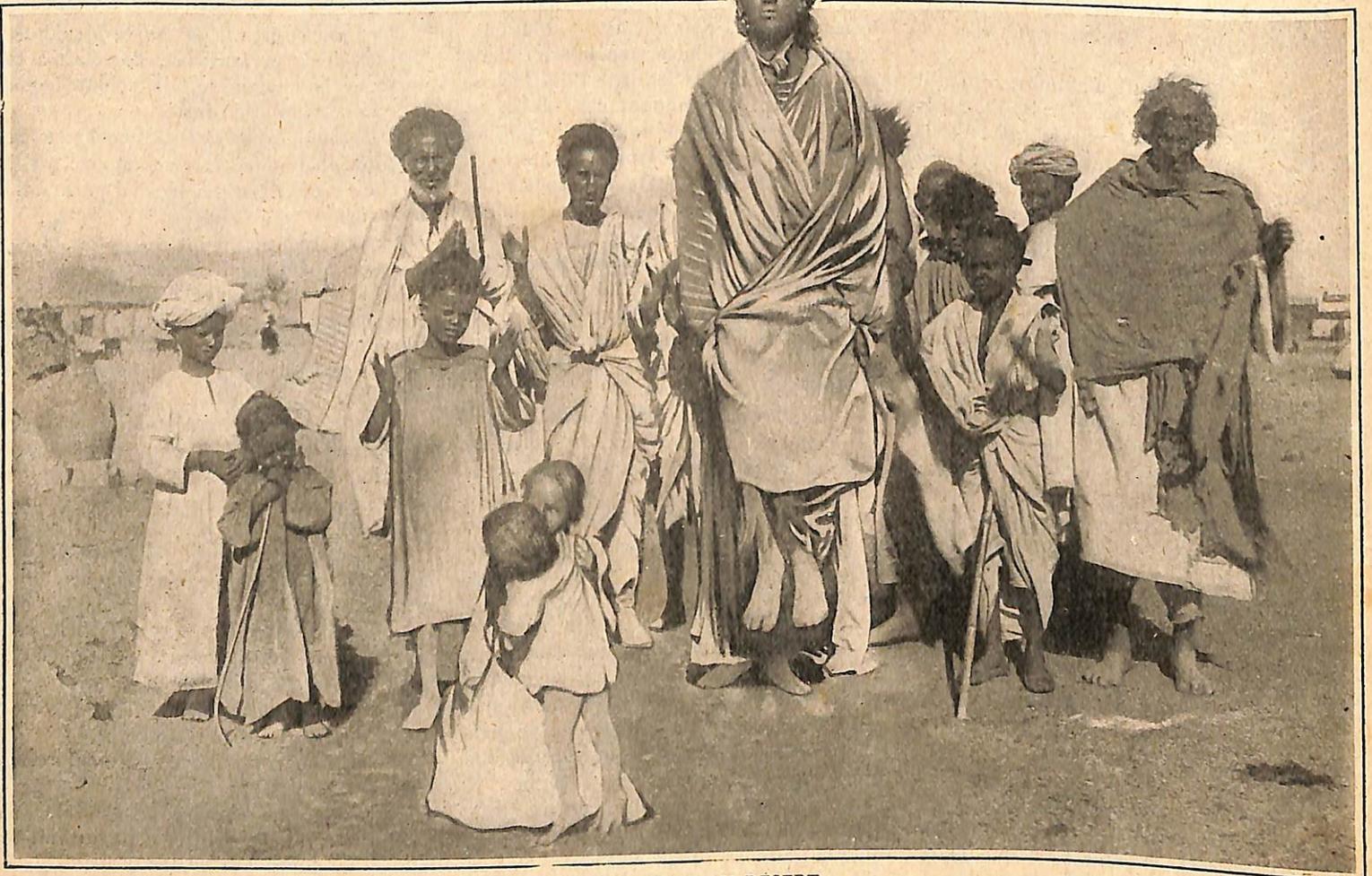
— Jamais ! Vive l'Albanie !...

— Feu ! » ordonna impitoyablement le sous-officier.

Ge La tribu arabe des Bicharins est une des plus belles et des plus sympathiques, ainsi que l'on peut facilement s'en rendre compte d'après notre photographie. Elle erre dans le désert compris entre la Nubie et la mer Rouge et fait le commerce des plumes d'autruche. Les Bicharins font à cet animal une guerre sans merci. Chasser et piller, voilà leur vie. Ils sont merveilleusement organisés pour cette existence pleine d'émotions, de privations ; de mouvement secs, ner-

et la joie de toute la tribu. Quand la tribu est en marche, les femmes se placent deux à deux dans une espèce de panier fixé sur le dos d'un chameau; ce panier est construit de branches de laurier-rose, garni au fond d'une peau de mouton, et la partie supérieure est couverte d'une toile pour les garantir du vent et du soleil. Blotties dans cette cage, elles s'occupent du ménage, en broyant le blé avec leurs petites meules, préparent la pâte de chaque jour et, à la première halte, elles font cuire le pain sur de la cendre chaude ou dans un petit fourneau et quelquefois sur un âtre de terre. Elles se servent pour combustibles de crottins de chameaux.

La tente du chef est au centre, celle des enfants mariés à droite et à gauche; viennent



LES BICHARINS AU DÉSERT

*Au claquement des mains et d'airs plutôt funèbres, de jeunes garçons font des sauts verticaux très fatigants qu'ils appellent « danse ».*

Mikaïlowich sentit une vive douleur à la poitrine, un brouillard se leva devant ses yeux, ses genoux fléchirent...

Il vit un soldat avancer un bras, pour saisir son arme...

Alors, il fit un dernier effort et, se rejetant en arrière, se laissa tomber dans le vide...

Son corps passa entre deux arbousiers, se heurta aux rochers et s'arrêta au milieu d'une gerbe de laurier-thym.

Le caporal se courba sur l'abîme.

« Croiriez-vous ? exclama-t-il. Je ne comprends pas quelle valeur il attachait à son arquebuse, mais il l'étreint encore sur sa poitrine.

« Ce n'était pourtant qu'un vieux fusil à éperviers !... »

RENÉ CIRILLI.

veux, l'œil perçant, le jarret infatigable, ils possèdent la faculté de supporter la soif et la faim jusqu'à leurs dernières limites; ainsi les a faits le désert.

Les Bicharins ne fréquentent les villes que pour trafiquer des produits de leurs chasses; ils ne couchent jamais dans aucune ville et l'indépendance de leur vie leur donne un air de fierté. La sobriété et une vie réglée les conservent sains et purs comme l'air qu'ils respirent au désert. Les femmes font le pain, préparent le repas, veillent sur les enfants, tissent des étoffes grossières pour se vêtir; elles font également des tapis et des toiles pour des tentes. Malgré l'austérité de leur vie, ces nomades se livrent quelquefois au plaisir de la danse, ou, pour mieux dire, à des exercices qui témoignent chez les jeunes d'une prodigieuse élasticité. Au claquement des mains et d'airs plutôt funèbres de jeunes garçons font des sauts verticaux très fatigants qui font l'admiration

ensuite celles des autres parents, puis celles des serviteurs. Les chameaux sont très souvent rangés en cercle autour de la tente des gardiens. En dehors du camp, sont placées de petites tentes pour les hommes qui font sentinelle.

Toutes ces tentes, peu élevées, sont de forme carrée, jamais circulaire. Leur construction est en toile composée de fils de poils de chèvre et de chameau. La pluie et la rosée ne font que glisser sur ces tissus sans jamais pénétrer dans l'intérieur, ce qui les garantit des orages, du vent et du soleil.

Chaque tente ne renferme que les objets strictement nécessaires à la vie nomade : les armes d'abord et notamment une lance de trois à quatre mètres de longueur, puis une plaque de fer pour cuire le pain, une marmite pour les aliments, une cafetière pour le café, un mortier pour le broyer, un sac de cuir pour puiser de l'eau et quelques vêtements et menus objets.

LÉON REGNAULT.

Chez les Papous anthropophages  
Le Secret de l'île Bleue

Par JULES LERMINA

CHAPITRE VII

Pacte infâme. (Suite.)

CORNERTHAL ne répondait pas, mais ses mains se crispaient et il avait aux mâchoires le mouvement de la bête qui veut mordre.

« Master Chip, j'attends vos propositions... »

— Elles sont très simples... au fond, j'ai besoin de vous... Le navire — le *Black-Star* — vous appartient ! Mes moyens ne me permettent pas d'en acheter un autre de mes deniers... et je n'ai pas envie de mettre quelqu'un dans notre confiance... C'est déjà trop de deux qui connaissent l'épouvantable secret... Vous me demandez de repartir là-bas, à l'île Bleue... et encore une fois de faire affaire (et quelle affaire !) avec le chef des Parvatis... A quelques mots qui vous sont échappés et que je comprends maintenant, il s'agit de rapporter non plus des peaux ni du bois, mais une cargaison entière de ces pierres... C'est bien cela, n'est-ce pas?...

— Je ne vous interromps pas, dit Cornerthal.

— Mais moi, je veux d'abord une réponse catégorique à cette question... Ai-je deviné juste, oui ou non?

— Oui, fit laconiquement l'armateur.

— Vous avez déjà gagné sur mon dos quelques milliers de livres sterling... Je sais qu'il y a là-bas un gisement énorme de ces minerais, à fleur de terre, et que les Parvatis, et Vo-Huto lui-même en ignorent la valeur... C'est donc une fortune colossale qui est là-bas... et dont il s'agit de s'emparer...

— Oui.

— Je n'y vais pas par trente-six chemins... Si je trouve le gisement... si je m'en empare, si j'en rapporte une cargaison, part à deux ! Voilà mon dernier mot !... L'acceptez-vous?...

Cornerthal eut un sursaut de colère : il ne doutait pas de l'existence du trésor... mais cette idée de partager avec cette brute l'exaspérait.

Mais que faire ? Chipplewitt seul connaissait la situation de l'île Bleue, qui ne figurait sur aucune carte, seul il parlait la langue et pouvait palabrer avec les sauvages, et ce traité, ce traité monstueux, dont il avait été l'innovateur et le bénéficiaire, qui pouvait le mener à bien, sinon lui, et lui seul !

Certes, Cornerthal eût tout risqué pour se substituer à lui, pour s'emparer seul de ces richesses qu'il devinait immenses... Ce minerai était d'une richesse rare... La possession du gisement pouvait représen-

*Star* prendra la mer... C'est un bon steamer et qui file comme une flèche...

— Où se trouve-t-il ?

— Oh ! pas ici... dans la baie de Mutty, à cinquante milles d'ici...

— Vous avez votre équipage?...

— Ah ! c'est là que le bât me blesse un peu... De mes hommes il ne m'en reste plus que huit... et ce n'est pas assez ! D'autant qu'il en est dont je me défie et qui m'ont l'air d'avoir flairé la manigance... la livraison des quatre derniers n'a pas été des plus faciles... Ces lascars-là se défendaient

comme de beaux diables... Et dame ! je ne donnais pas assez carrément l'ordre d'aller à leur secours ! J'ai idée que les autres se doutaient de quelque chose...

« Il y a eu des murmures, presque un commencement de révolte et j'ai dû mettre le revolver au poing... Cette fois, il faut faire la chose en grand... les Parvatis seront exigeants, il faudra que je les amadoue... L'appétit doit leur être venu... Et pour les attirer dans un piège — dont j'ai déjà l'idée — et, qui me rendra maître d'eux et de la cachette au minerai, il faudra... »

Sur le point de formuler ses hideux projets, master Chip s'interrompit. Puis il reprit délibérément :

« Quand on traite avec ces gens-là, il faut emporter pas mal de valeurs de troc... il me faudra environ six hommes de plus... »

— Les aurez-vous d'ici trois jours?...

— Oui, oui... J'ai rôdé et j'ai déjà trois ou quatre dépenaillés qui sont prêts à faire n'importe quoi pour ne pas mourir de faim... Vous me remettrez une dizaine de livres pour que je les grise... et les embarque... une fois en mer, j'en fais mon affaire ! Ce qu'il me faudrait, c'est un gaillard solide, de bonne apparence, qui rendit

toute confiance aux hommes... Ne pourriez-vous pas me trouver cela... Par exemple, quelqu'un dont on voudrait se débarrasser... en douceur. »

Cornerthal réfléchissait :

« J'y songerai... Peut-être trouverai-je l'homme qu'il faut. »

— Alors, tout ira bien... Eh ! monsieur Cornerthal, comme on finit toujours par s'entendre !... Voyez-vous ? je commence à ne plus regretter d'avoir laissé une oreille aux dents de cet excellent Vo-Huto... Quand je serai riche, je m'en ferai mettre une postiche !... Et nous serons archi-millionnaires, c'est moi qui vous en réponds. . . Donc, le traité ?



LE SECRET DE L'ÎLE BLEUE

« En l'absence de mon père je m'introduisis dans son cabinet de travail. » (P. 134 col. 3.)

ter des millions, soit ! Mais le risque d'être mangé !

« J'accepte, dit-il. Part à deux... »

— Et vous me signerez un papier en bonne forme... Ne cherchez pas à me fichér dedans, je le ferai vérifier par un sollicitor...

— Je vous ai donné ma parole... Vous n'avez rien à craindre...

— Hum ! Votre parole !

— Ai-je jusqu'ici manqué à mes engagements ?

— Non, non ! C'est vrai ! Et puis, si vous faisiez le méchant, je trouverais bien le moyen de vous contraindre à les tenir.

— Demain, nous signerons le traité.

— Bon ! Et dans trois jours, le *Black-*

— Je vous l'apporterai demain, ici, à la même heure.

— Moi, j'aurai mes hommes !... Souvenez-vous de ce que je vous ai dit... Trouvez-moi un beau gars... qui veuille jouer à l'explorateur ou au conquistador... un pavillon qui couvre la marchandise... »

Les deux hommes se serrèrent la main. Le pacte monstrueux du crime était conclu.

## CHAPITRE VIII

### La confession.

Revenons au moment où Ralph Cardwell s'était laissé entraîner par le désespoir à l'aveu décisif.

Lucy, épouvantée, frappée au cœur, avait laissé tomber sa tête dans ses deux mains, Jack Moore était allé droit au jeune homme et, lui posant les mains sur les épaules :

« Jeune homme, regardez-moi en face... Vous vous accusez d'une action honteuse, donc, je dois vous croire... mais malgré votre aveu, je ne vous repousse pas... Vous êtes jeune, vous avez pu commettre un acte de folie... je m'y connais un peu en physiologie... votre cœur n'est pas gangrené. Quelle que soit la faute que vous avez commise, vous pouvez, vous devez la racheter... A votre âge, avec la vaillance dont vous avez donné la preuve, il vous suffira, pour cela, d'un effort courageux et sincère... »

— Mon père m'a chassé, mon père m'a maudit !

— Voyons, reprit le docteur de sa voix grave et compatissante, vous avez sur le cœur un secret qui vous étouffe... Avouer ses fautes est un grand et salutaire soulagement... Voulez-vous vous confesser à moi ? »

Le jeune homme hésita et son regard suppliant se tourna vers Lucy qui n'avait pas fait un mouvement, inquiète, désolée... mais si prête à l'indulgence !...

Pourtant, le docteur comprit que l'aveu était trop pénible devant la jeune fille.

« Lucy, dit-il doucement, laissez-nous... »

Elle leva la tête; son père, d'un signe, lui expliqua le scrupule auquel il obéissait. Elle comprit, se leva et, jetant à Ralph un regard de pitié et d'encouragement, elle sortit...

Alors Ralph Cardwell parla, dans toute la sincérité de son âme, comme impatient de se décharger de ce secret qui l'écrasait.

Jack Moore, silencieux, l'écoutait.

L'histoire, d'ailleurs, était fort courte et peu compliquée. Ralph, fils aîné d'un lord, que sa fortune et sa situation plaçaient au sommet de l'échelle sociale, avait reçu une éducation complète et dans les universités anglaises il avait acquis les grades qui devaient lui ouvrir toutes grandes les portes de la vie politique.

Quel vent mauvais avait soufflé sur ces espérances ? Tout à coup, la conduite du jeune homme, jusque-là régulière, avait pris une fâcheuse direction.

Des liaisons nouvelles, des fréquentations douteuses avaient modifié de fond en comble ce caractère généreux et bon.

Se déroband aux remontrances de son père, aux supplications de sa mère, il s'était laissé entraîner par quelques fêtards de Londres, la plupart véritables chevaliers d'industrie prêts à l'exploiter, dans une existence de débauche... et une passion impérieuse, irrésistible, s'était emparée de lui : le jeu.

Il n'est peut-être pas de démon plus exigeant, plus dominateur que celui-là...

En un an, la fortune personnelle de Ralph s'était engloutie dans les tripots de haute volée. Un pareil désastre aurait dû lui ouvrir les yeux. Bien au contraire. Avec son nom, les emprunts lui étaient faciles.

Il joua, il joua encore. Il joua toujours.

Si bien qu'un jour, il se trouva en face d'une dette — dite d'honneur — qu'il ne pouvait payer. Il songea à se tuer, mais à quelques mots qui lui étaient échappés, sa mère soupçonna la vérité... se jeta à ses genoux, le confessa et le contraignit à tout avouer à son père...

Lord Cardwell était un de ces personnages féodaux qui semblent des héros du moyen âge égarés dans notre siècle. Rigide, sévère à lui-même comme aux autres, pénétré des devoirs que lui imposaient ses titres, il ne comprenait pas, n'admettait pas des faiblesses qui jamais n'avaient été siennes.

Il écouta son fils comme un juge écoute un coupable, froidement, sans un élan paternel, et prononça son verdict.

Il paierait la dette, mais sa décision rappela aussitôt ces arrêts de sursis, usités dans la jurisprudence française, et qui, fixant une peine, en diffèrent l'exécution.

« Je vous chasse de ma maison, lui dit-il, j'entends que vous quittiez l'Angleterre, que jamais plus je n'entende parler de vous et que vous soyez pour la famille un oublié, un inconnu, un mort ! »

« Cependant, je renvoie à un an l'époque où vous devrez subir ce châtement : que d'ici là vous ayez donné la preuve d'un amendement définitif, si pas une plainte ne parvient jusqu'à moi, si j'acquiesce la certitude que vous avez renoncé pour toujours à votre vie honteuse, je diminuerai la peine ou vous en ferai remise totale. Allez ! »

« Ah ! docteur, s'écriait le jeune homme, si vous pouviez deviner l'influence qu'aurait eue sur moi à ce moment une parole de bonté... Avec quelle sincérité je me serais jeté dans les bras de mon père en lui demandant pardon !... De sa main tendue, il me montrait la porte. Je sortis, fou de douleur et, dois-je le dire, de colère. »

« Et deux mois après, j'étais retourné à mes funestes habitudes... je jouai. Ai-je à vous apprendre les alternatives terribles par lesquelles on passe, dans ces heures de fièvre où on se méprise soi-même !... Et un jour enfin, je me trouvai devant une dette nouvelle... Cette fois, j'étais bien perdu c'était l'exclusion de la société, c'était la honte connue, proclamée... »

« M'adresser encore à mon père ! C'était folie que de compter sur une indulgence qui n'était ni dans son cœur, ni dans son caractère... déjà deux fois la dette, payable dans les vingt-quatre heures, m'avait été

réclamée... Que vous dirai-je ? J'eus un accès de folie... Je m'introduisis dans le cabinet de mon père en son absence... Je savais où il plaçait son argent... dans un secrétaire à peine fermé, tant cet homme, d'une probité rigide, n'admettait pas l'infamie d'autrui... et, de la lame d'un couteau, je fis sauter la serrure... et pris une poignée de banknotes... Je me sauvai !

« Je n'avais plus ma raison. Il me semblait que des voix me poursuivaient... que je portais au front le stigmate de mon infamie ! »

« Pourtant, j'allai payer ma dette ! Il me restait encore une centaine de livres. Retourner chez moi, repaître devant mon père, affronter sa colère froide et vengeresse, je n'en eus pas le courage. »

« Et, d'ailleurs, ne savais-je pas ce qui m'attendait... l'arrêt n'avait-il pas été prononcé ?... Je me jetai dans une voiture, puis dans un train... j'arrivai à Portsmouth... Là un navire était en partance. Pour quelle destination ? Les Indes, Batavia, l'Australie... que m'importait ? Je voulais fuir, fuir si loin que nul jamais plus ne pût retrouver ma trace... Je débarquai à Ceylan... puis gagnai Sumatra. »

« J'étais désemparé, impuissant à classer mes idées, à former un projet positif... Je me rembarquai et atteignis Adélaïde, et enfin Melbourne, où je suis depuis un mois... »

Le malheureux Ralph parlait d'une voix sourde, de grosses gouttes de sueur tombaient de son front...

« Et depuis un mois ? demanda le docteur. »

— Que sais-je ? J'ai tout tenté, j'ai cherché à m'employer... Je n'ai rien trouvé... »

— Et vous avez encore... joué ?

— J'ai joué... J'ai perdu mes dernières guinées... quand le hasard m'a placé dans Collins street, sur le passage des Dayaks ; je sortais d'un tripot... et j'allais me tuer ! Oui, oui, je suis un misérable ! Et pourtant non !... Je sens qu'il y a encore en moi une révolte contre le mal... Je vous jure que je ne suis pas un méchant ! »

Il se tut, et maintenant de grosses larmes roulaient sur ses joues.

« Remettez-vous, lui dit de sa voix grave le docteur Jack Moore. Je ne suis pas un juge et je vous plains... oui, je vous plains, du fond du cœur. Vous avez commis des fautes lourdes, graves, mais vous êtes jeune et il n'est pas trop tard pour rentrer dans la bonne voie... »

— Non ! non ! il n'est pas trop tard ! Depuis les derniers événements, il me semble qu'un autre homme est né en moi... qui a horreur de ce que je fus naguère... Savez-vous pourquoi les témoignages de sympathie que vous m'avez prodigués me brisaient le cœur ? C'est parce que je m'en sentais indigne... Savez-vous pourquoi je voulais, pourquoi je veux partir ? C'est parce qu'il me semble que votre maison sera pour moi le point de départ d'une existence nouvelle... »

— Ne vous exaltez pas ainsi... Expliquez-moi quels sont vos projets...

— Depuis que je suis revenu à moi, j'ai beaucoup réfléchi, beaucoup médité... Je me suis étudié et me connais mieux... Je suis faible, facile à entraîner. Ce qu'il me faut, c'est rompre violemment, brutalement, avec la vie mondaine, m'arracher à ces tentations qui m'ôtent la liberté de ma conscience...

— En ceci vous avez raison... Après? Quel moyen voyez-vous de remplir votre dessein?

— Je veux vivre la vie dure, la vie de travail et de danger... Je suis jeune, je suis fort... c'est à l'effort manuel, corporel, que je demanderai ma réhabilitation... j'aime la mer, j'ai commandé un yacht, je connais le métier de matelot; je le veux prendre... oh! simple matelot, bien entendu, soumis à toutes les exigences d'un labeur dangereux et fatigant... et cela jusqu'au jour où, ayant le droit de redevenir moi-même, j'aurai la conscience d'avoir expié le mal que j'ai fait, et la certitude d'être un homme digne de son nom... Me désapprouvez-vous?

— Certes non, mon enfant. Peut-être vous laissez-vous encore emporter par votre imagination trop vive... Matelot, savez-vous bien à quelles obligations, à quelles humiliations vous allez être soumis?

— J'accepte tout... je veux même que la vie me soit assez dure pour que j'aie l'honneur de la subir... plus je suis tombé bas et plus grand doit être l'effort du relèvement... Cette confession qui m'a été si pénible est le premier acte de cette vie nouvelle... et je sais une autre douleur... qui me sera comptée...

Il s'interrompt : il songeait à Lucy, à cette pure et exquise jeune fille qui lui avait tendu la main... il n'avait pas osé la prendre et la serrer dans la sienne...

Pendant un moment le docteur Moore était resté silencieux.

« Écoutez-moi, lui dit-il. Je pourrais chercher à vous retenir, vous offrir ma protection, vous donner en quelque sorte droit de cité dans notre belle et grande colonie... je ne le ferai pas. J'estime que vous avez raison, il faut que vous rompiez énergiquement, brutalement, avec le passé, que vous passiez par ces dures épreuves qui fortifient et purifient... et je vous dis : Si vos résolutions sont sincères, si vous êtes décidé à redevenir l'homme que vous n'auriez jamais dû cesser d'être, vous serez d'autant plus fier de vous — et aurez le droit de l'être — que l'abîme d'où vous serez sorti aura été plus profond...

— Oui! c'est bien cela! s'écria Ralph. Vous traduisez toutes mes pensées... alors, oh! dites-moi que je vous retrouverai tel que vous êtes, les yeux pleins de bonté et les mains tendues...

— Je vous le promets...

— Alors, pour me donner du courage, voulez-vous me permettre de vous embrasser...

Pour toute réponse le docteur l'attira contre sa poitrine.

« Quoique je sois un étranger pour vous,

murmura-t-il de sa voix émue, puisse ma bénédiction prévaloir contre la malédiction de votre père... Allez, mon enfant... je vous demande seulement de me tenir au courant de vos actions... tout au moins du lieu où vous vous trouverez... Je veux que notre pensée, — je dis notre, car ma fille Lucy s'associera à moi, — vous suive et vous protège... Et maintenant, dites-nous adieu... je vous permets de serrer la main que vous tendra ma fille, ma fille que vous avez sauvée. »

Il appela Lucy. La jeune fille, inquiète, oppressée, n'était pas loin.

Elle accourut.

« Lucy, Ralph Cardwell m'a tout dit... Certes, il fut un grand coupable... mais il peut, il veut reconquérir le droit à l'estime et au respect de tous. Il y parviendra... j'en ai la conviction... et je lui ai donné ma bénédiction... il va partir, peut-être ne le reverrons-nous pas de longtemps, donne-lui ta main et souhaite-lui force et courage... »

Lucy regarda Ralph et dans ce regard se concentra tout ce qu'il y avait en elle de vaillance et de bonté.

Elle lui tendit la main, et cette fois, il la prit, en s'inclinant profondément.

« J'ai juré de me réhabiliter, dit-il. Je tiendrai mon serment. »

Une heure après, il avait quitté la maison du docteur Moore.

(A suivre.)

JULES LERMINA.



## Les Bâtons de Lait

Lorsqu'une maîtresse de maison française envoie sa domestique chez le laitier pour chercher quelques sous de lait, elle n'a pas besoin de lui recommander de se munir d'un récipient.

Le lait naturel en France est vendu liquide. Il n'en est pas de même en Sibérie. Les habitants de la Sibérie achètent le lait gelé et au lieu de revenir avec sur la tête (comme Perrette) un pot rempli jusqu'aux bords, ils sont munis d'un bâton. Imaginez-vous un gros sucre d'orge blanc qui ne serait en réalité que du lait.

Le laitier, qui va de porte en porte, laisse des bâtons de lait comme la boulangère parisienne qui dépose ses pains longs et dorés. Les enfants d'Irkutsk, au lieu de gémir pour être gratifiés de quelques gouttes de lait, pleurent pour obtenir un petit morceau de lait.

On ne dit pas là-bas : « Faites bien attention de ne pas répandre le lait en le rapportant ! » on dit : « Gardez-vous de briser le lait ! »

Encore convient-il de remarquer que du lait brisé, à Irkutsk, n'est pas forcément du lait perdu ! Les débris peuvent parfois être utilisés.

Un quart de lait en bâton dans la main d'un homme en colère est une arme dangereuse, tandis que notre bon liquide ne saurait faire du mal à personne.

Hâtons-nous d'ajouter que, durant la belle saison, les habitants d'Irkutsk renoncent au lait gelé et sont heureux d'avoir du lait crémeux comme le nôtre.

PAUL-LOUIS HERVIER.

### Pour Conjurer la Peste noire

## L'Institut Pasteur de Nhatrang, en Annam

L'ÉMOTION causée en Europe par la dernière peste chinoise n'est pas encore oubliée.

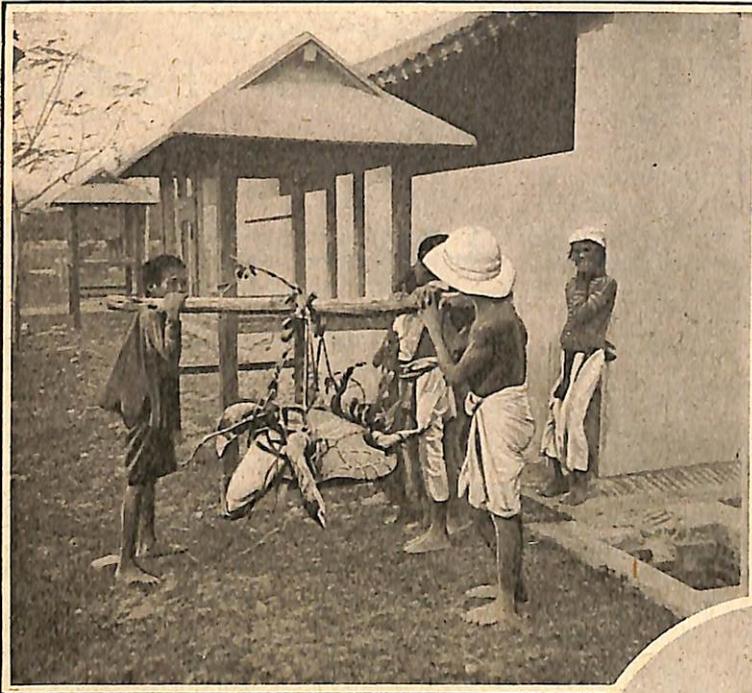
Les nouvelles qui nous arrivaient de Mandchourie n'étaient pas rassurantes. Il y avait 40,000 victimes en quelques semaines. Pékin était envahi. On voyait déjà le fléau à nos portes par le Transsibérien qui met Paris à quelque dix jours de Kharbine. Dans cette ville un hôpital chinois reçut 1,600 malades. Il y eut 1,600 morts ! Seul, le directeur de l'établissement, un vieux Céleste fumeur d'opium, survécut. S'il possède un secret contre la peste, il l'a bien gardé pour lui ! A la mission catholique de Fu-Chia-Tien, les pères missionnaires tentèrent d'isoler leurs 300 catéchumènes, mais l'épidémie eut raison de toutes les barrières qu'on lui opposait. Sur ces 300 chrétiens, 243 moururent ! Depuis la « Peste Noire » du moyen âge on n'avait pas assisté à des scènes aussi terribles, bien que la peste soit installée un peu partout aujourd'hui dans le monde et qu'elle tue chaque année dans les Indes anglaises un million d'indigènes.

Peut-être, reverrions-nous en Europe les épidémies d'autrefois si des progrès énormes n'avaient été réalisés en hygiène et si la science n'avait jalonné les grandes voies de communication du globe de laboratoires, d'instituts qui sont autant de citadelles contre le choléra, la peste, la fièvre jaune, etc.

En Indo-Chine, les instituts Pasteur que la France y a créés remplissent admirablement cet office.

Nous avons trois instituts, un à Saïgon pour la Cochinchine et le Cambodge, un autre à Hanoï pour le Tonkin et le Yunnan, un troisième à Nhatrang pour l'Annam.

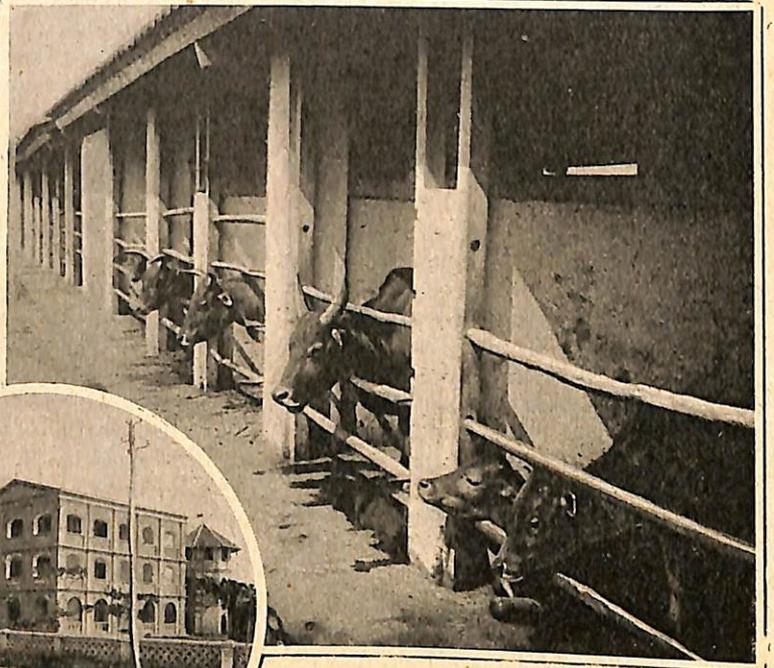
Nhatrang est à vingt-quatre heures par mer au Nord de Saïgon. Simple petit village de pêcheurs sur le bord de la mer le long d'une baie admirable, Nhatrang est devenu un chef-lieu de province. Son nom est célèbre dans tout l'Extrême-Orient par l'institut que le docteur Yersin y a fondé en 1895. C'est ce savant, un des premiers élèves de Pasteur, qui découvrit le bacille de la peste à Hongkong en 1894. Il ne tarda pas à trouver les moyens de combattre les épidémies de peste et aussi de guérir les pestiférés. Tout le monde sait qu'il y a un sérum contre le croup. C'est le sérum de Roux. Contre la peste il y a le sérum de Yersin. On le prépara d'abord à Nhatrang. Le sérum est la partie liquide du sang. Quand on guérit de la peste, le sérum contient des substances qui empêchent d'avoir la peste une deuxième fois ou qui, inoculées à un autre, peuvent le guérir à son tour. Un homme qui vient de résister à la peste pourrait fournir son sérum pour sauver son semblable, mais ce ne serait pas très pratique. Il vaut mieux rendre des animaux malades et leur prendre ensuite leur sang. On ne les tue pas d'ailleurs. Le cheval est l'animal de choix. En Annam il est très petit, assez capricieux et souvent peu commode à manier. Nous en avions à Nhatrang un grand nombre, qui fournissaient le sérum antipesteux. On leur inocule sous la peau, puis dans les veines des cultures diluées du bacille de la peste. On introduit pour cette dernière opération une grosse aiguille creuse dans la veine jugulaire au cou et on injecte le liquide pesteux. En France, avec les grands chevaux très raisonnables, il n'y a pour ainsi dire



Une grande tortue de mer apportée à l'Institut de Nhatrang et devant servir de sujet d'études.

coins du monde. Pour s'en servir, on débouche le flacon, on aspire le contenu avec une seringue et on pique le malade.

A l'Institut Pasteur de Nhatrang on prépare du sérum antipesteux contre la peste humaine et aussi divers autres sérums, entre autres un sérum contre une maladie des bœufs, la peste bovine, qui n'a rien de commun d'ailleurs avec la peste des hommes. On prépare également du vaccin contre la variole, pour les inoculations jennériennes



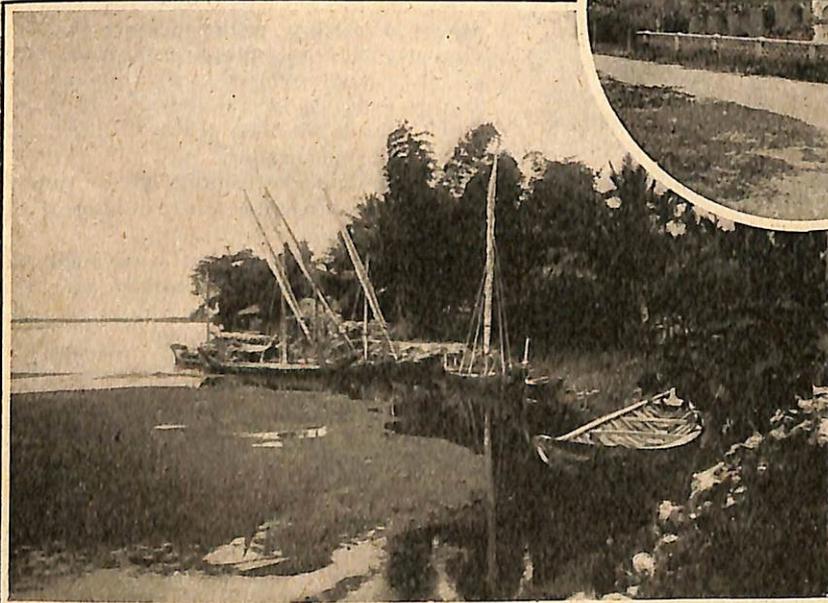
Bœufs servant aux expériences de la peste bovine.



Le docteur Yersin habite constamment Nhatrang qu'il aime beaucoup. Il s'intéresse à l'agriculture, à l'automobilisme; il est aussi bon chauffeur qu'excellent marin. C'est lui qui a le premier introduit en Annam la culture de l'Hevea qui donne déjà un grand rendement en caoutchouc et quand les avions parcourront l'Indo-Chine, il sera encore là un précurseur.

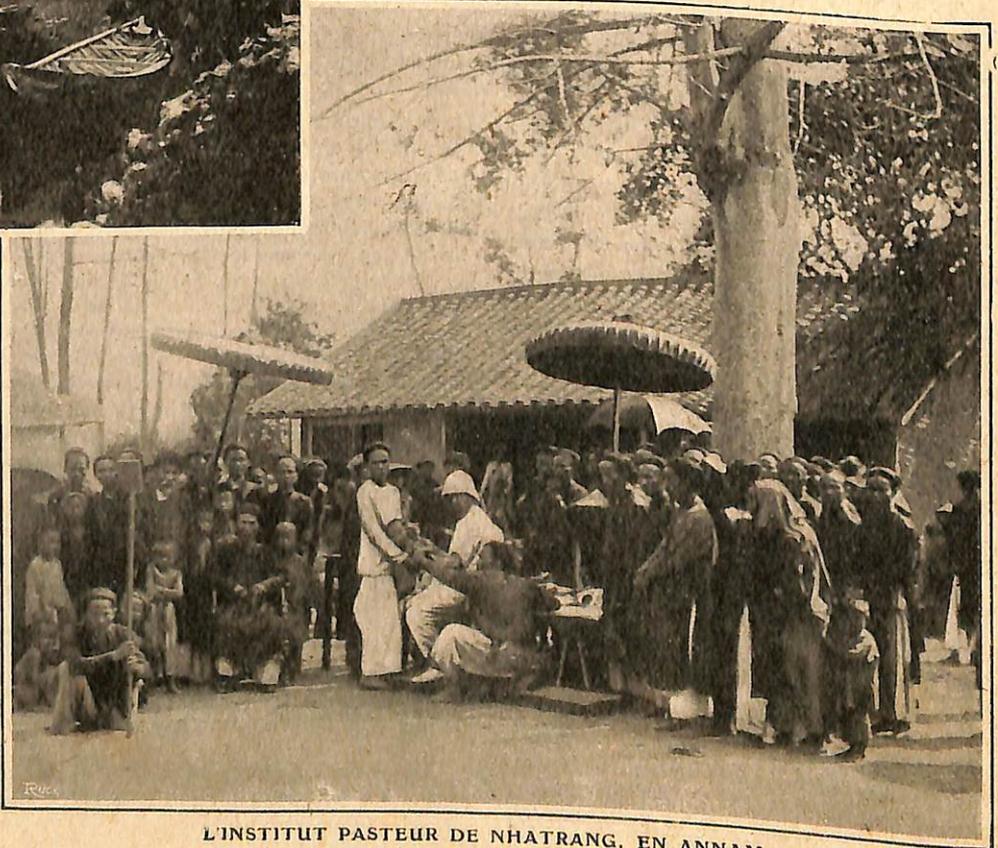
Habitation du docteur Yersin.

GABRIELLE M. VASSAL.



Barques de pêche dans un coin de la baie de Nhatrang.

aucune difficulté. En Annam les séances d'inoculations étaient très mouvementées. Le petit cheval se cabre, rue, se roule, se relève, essaie de mordre et veut tout casser. Heureusement les Annamites sont fort habiles. Ils saisissent la bête, la renversent sur le sol et la mettent dans l'impossibilité de bouger. Tant que la lutte est engagée il faut que le médecin se tienne bien à l'écart avec son flacon de peste. Une ruade là dedans serait une véritable catastrophe. On semerait la peste que les rats et leurs puces, les mouches même se chargeraient de répandre partout. Bien entendu, une seule inoculation au cheval ne suffit pas. Il faut le « charger » peu à peu afin qu'il ne succombe pas. Quand on est sûr ensuite qu'il résiste bien, il faut lui donner des doses croissantes afin que son sérum soit meilleur. Il faut au moins six mois avant de pouvoir saigner un cheval. Le sang est recueilli dans des vases stérilisés. On sépare ensuite le sérum du caillot et on le répartit dans des petits flacons stérilisés que l'on bouche avec beaucoup de soin. Ce sérum peut être expédié aux quatre



L'INSTITUT PASTEUR DE NHATRANG, EN ANNAM

Le docteur Vassal, collaborateur du docteur Yersin, vaccinant des Annamites.



A LA RECHERCHE D'UNE NOUVELLE PATRIE

Les émigrants dans un train spécial en route pour l'intérieur.



Le débarquement à Québec, en attendant la visite des bagages.

## MIGRATIONS MODERNES

A la Recherche  
d'une Nouvelle Patrie

Quand on parlait émigrants et émigration, il y a dix ou quinze ans, la pensée se reportait aussitôt vers la république anglo-saxonne, cette terre promise des classes laborieuses du vieux monde.

Mais des événements se sont déroulés, depuis lors, qui ont dirigé vers d'autres rivages le flot humain. Nous avons déjà eu l'occasion de montrer qu'il se portait de préférence vers les rivages du Canada.

Et nous devons rappeler que la crise monétaire dont les États-Unis souffrirent à la fin de l'année 1907 eut cet étrange résultat de faire rebrousser chemin à la vague humaine.

Malgré tout, le développement de la puissance américaine restera dans l'Histoire comme un exemple classique des résultats que peut donner la migration des peuples.

Songez qu'en 1790 la population du territoire était inférieure à quatre millions et qu'elle est actuellement de plus de quatre-vingts millions!

De 1775 à 1815, le nombre des émigrants qui débarquèrent aux États-Unis varia annuellement entre 3,000 et 4,000. Une brusque hausse se produisit après 1815, et ce fut par centaines de mille que les émigrants affluèrent.

De 1820 à 1905, leur nombre fut de 22,931,983. Pendant la seule année 1905, le million fut dépassé : 1,026,499 Européens vinrent chercher aux États-Unis une nouvelle patrie.

Et ce n'est pas sans raison qu'on dit du Français qu'il n'aime pas à s'expatrier : pendant cette année (1905), le nombre des émigrants de notre race ne fut que de 10,168, tandis que l'Autriche-Hongrie fournissait à la grande république anglo-saxonne 275,693 nouveaux sujets, et l'Italie, 221,479.

Aussi, qu'on ne s'étonne pas que notre nationalité forme aux États-Unis une minorité infime : 104,341 âmes. Moins que la Suisse, qui est représentée là-bas par 115,851 nationaux! Moins même que la petite Hollande, avec 105,049 sujets!

En général, le mouvement d'émigration est déclenché par un compatriote qui eut à se féliciter de son changement de patrie, correspondant à un changement de situation sociale.

Dès la deuxième ou la troisième année après son départ, il a pu écrire aux parents et aux amis restés dans le « vieux pays » qu'il est sur le chemin de l'aisance, sinon sur celui de la fortune.

Et l'imagination des villageois se monte. Si l'un d'eux a réussi, pourquoi pas eux? Dès lors, ils envisageront leur exode, d'abord craintivement, puis, avec un espoir qui prendra corps. Désormais plus de dépenses superflues! Il faut économiser le prix du passage.

Parfois, la transition est plus brusque. On a vu des villages entiers se dépeupler en l'espace d'une semaine. Les paysans vendaient leurs biens au premier offrandant et partaient en masse pour New-York.

Et il faut noter aussi l'œuvre des agents d'émigration qui, soudoyés par les compagnies de navigation, ou encore par les gouvernements désireux d'attirer les émigrants sur leur territoire, mènent une campagne active pour décider paysans et ouvriers à changer de patrie.

Autrefois, l'émigration était libre : les frontières des jeunes nations s'ouvraient toutes grandes devant le flot humain. Mais celui-ci doit maintenant surmonter, ou contourner, des obstacles, qui varient selon le pays.

Obligées trop souvent à rapatrier à leurs frais des émigrants repoussés d'un territoire, les compagnies de navigation exigent des formalités avant de les admettre à leurs bords.

Aux États-Unis, comme au Canada, l'émigrant subit une visite sanitaire des plus sévères. Une maladie incurable lui interdit l'entrée du territoire. Il faut, en outre, qu'il soit en possession d'une certaine somme d'argent et qu'il sache lire.

Et malheur à lui s'il est déjà lié par contrat avec la maison qui doit l'employer! La vigilance des syndicats ouvriers exige son réembarquement.

Il ne sera pas plus heureux s'il a subi dans son pays une condamnation infâme. Il sera détenu à Ellis-Island (la quarantaine des Émigrants) et embarqué sur le premier paquebot en partance pour l'Europe.

A leur arrivée à New-York, les émigrants sont débarqués dans la petite île dont je viens de parler, Ellis-Island, et où il faut subir visites sanitaires, interrogatoires, etc. Leur séjour dans ce vestibule de la terre promise varie selon leur apparence extérieure. Mais, en général, il dure quarante-huit heures.

Dans certains cas, c'est une véritable détention préventive qui peut durer huit jours et se termine par l'expulsion. Combien de malheureux qui, pour ne pas avoir rempli toutes les formalités exigées par la loi, se voient rembarqués de force pour leur pays natal, après avoir dépensé toutes leurs ressources et vendu leurs biens!

Les heureux, ceux qui sont autorisés à débarquer, trouvent aussitôt aide et assistance. Quand ils n'ont pas de parents ou d'amis qui

les attendent à la Battery, l'un des quais de New-York, ils rencontrent au débarcadère les agents des sociétés philanthropiques fondées pour la protection des émigrants.

Hébergés pendant plusieurs jours dans des asiles spéciaux, ils n'auront que l'embaras du choix entre les situations offertes.

Et le train, où leur patron de demain aura payé d'avance leur passage, les emportera vers les plaines du Dakota et leurs champs de blé vastes comme une mer, vers les Montagnes Rocheuses, où les épaisses forêts manquent de bûcherons pour les exploiter, ou peut-être vers les champs carbonifères de la Pensylvanie.

Au Canada, à l'arrivée des paquebots, raconte la *Tribune de Lausanne* et l'*Estafette*, des agents attendent les émigrants pour leur donner tous les renseignements qu'il désirent, aider au passage en douane des bagages et les installer dans des trains spéciaux. Dans chaque train prennent place plusieurs agents qui s'occupent des émigrants en route pour l'intérieur. A Winnipeg, le grand centre de la région de l'Ouest, les émigrants sont reçus par d'autres délégués. Ceux qui vont plus loin reçoivent les renseignements nécessaires; quant à ceux qui préfèrent rester dans la région de Winnipeg, de vastes dortoirs sont mis à leur disposition pour leur éviter les frais d'hôtel. Chaque centre un peu important de l'Ouest est aussi pourvu de ces bâtiments affectés à la réception des émigrants.

Une fois sur place, il s'agit de trouver du travail. Pour cela, il existe à Winnipeg un bureau qui centralise toutes les demandes d'emploi. La direction est en rapport avec toutes les institutions régionales qui ont pour mission de signaler les besoins de leur rayon en main-d'œuvre. Les renseignements sont donnés gratuitement et, en cas d'accord, l'office établit le contrat au mieux de l'émigrant.

A. LEBLANC.

## LA BIRMANIE TRIOMPHE

## Les Os de Bouddha au Concours

La Birmanie exulte. Elle vient de remporter une victoire que toute l'Asie considère comme glorieuse entre toutes. La ville birmane de Mandalay devient en quelque sorte la Jérusalem du monde bouddhiste; c'est Mandalay qui obtient l'honneur incomparable de devenir la gardienne des os de Bouddha Cakya-Mouni.

En 1909, près de la ville de Peschawar, on opérerait des fouilles pour retrouver le temple élevé à Bouddha, il y a dix-huit siècles, par l'empereur Kenischa. Kenischa y avait fait déposer la dépouille mortelle de Bouddha. Le sanctuaire était superbe. Mais les ans sont des voyageurs dont les pas heurtent sans respect les monuments les plus illustres et les restes mêmes des plus augustes sages. En sorte, que, dans le temple enfoui, l'on ne retrouva, du divin Bouddha, que trois osselets.

Aussitôt, tous les pays bouddhistes se disputèrent ces trois ossements, si petits, mais d'une si inappréciable valeur en tant que reliques et que vestiges d'une gloire immortelle.

Le Japon proposa le morcellement; un os partirait pour les pays du « Soleil Levant; » un autre serait en Chine; le soleil resterait dans l'Inde, au berceau du dieu. Mais les Hindous déclarèrent qu'ils se lèveraient tous, deux cents millions, comme un seul homme, pour s'opposer à ce morcellement sacrilège. Et le Japon

s'inclina. On décida que les os de Bouddha seraient mis au concours entre les pays bouddhistes; les bonzes des diverses nations se réuniraient et disserteraient entre eux sur les ouvrages de Bouddha Cakya Mouni, sur les milliers de livres qui en avaient été inspirés, et que les ossements de Bouddha seraient attribués au pays dont les bonzes auraient fait preuve de la plus profonde science bouddhique.

Dans ce concours peu banal et auquel toute l'Asie s'intéressait, les bonzes birmans de Mandalay furent les vainqueurs. Ils démontrèrent que Mandalay était la seule ville où le bouddhisme se fût maintenu dans sa pureté originelle et que, seuls, bonzes de Mandalay, ils étaient les prêtres orthodoxes de la religion fondée par Bouddha.

Leur éloquence et leur savoir apparurent si éclatants, que les bonzes de toutes les autres races reconnurent leur supériorité. Le vice-roi hindou de Calcutta leur livra les os de Bouddha qu'ils emportèrent à Mandalay.

Là, les Birmans ont commencé la construction d'une pagode qui couvrira, encore pour des siècles, la dépouille réduite du Sage entre les sages. Ce temple sera le plus merveilleux que les ondes sacrées du Brahmapoutre ou du Gange aient jamais reflété, en sorte que la gloire de Mandalay ne périra pas.

André CHARMELIN.

Scènes de la Vie d'Afrique

# La Vengeance de Lia

Par G. NOHMANT

## CHAPITRE II

LIA

LS étaient tous accroupis sur le sable humide de la berge, au milieu des épiluchures de bananes et de manioc; le grand disque rouge du soleil achevait de disparaître dans la brume du soir derrière le rideau d'arbres de la colline Mlagbahi, un léger souffle faisait s'entrechoquer les pirogues amarrées au bord du fleuve, les beuglements sonores des crapauds se répondaient de tous côtés, dans un tapage infernal.

« Allons, dit Moni, un Néyau taillé en hercule, je vais vous raconter encore une histoire. »

Depuis deux jours que leurs pirogues les avaient amenés à Soubré, les gens de Sassandra amusaient les Bêtés avec leurs *gribos* et *nounouos*, contes et fables chantées, les entortillant entre deux anecdotes et leur arrachant avec adresse quelques concessions; ravis et pendus à leurs lèvres, les farouches habitants de la forêt se laissaient prendre comme des enfants.

« C'est cela, c'est cela ! s'écrièrent les Bêtés, raconte-nous *Guiaoulon*. »

— Ou bien *Déa* avec *Nemla* !

— Non ! *Le Tigre* et *l'Araignée* !

— Je vais vous mettre d'accord, » dit Moni.

Et d'une voix solennelle, il annonça : « *Gripopo* et *Tapènémlé* ! »

Un éclat de rire salua ces deux noms grotesques. Jouissant de son triomphe, le grand Moni laissa un libre cours à la joie bruyante de son auditoire, puis il reprit :

« *Gripopo* et *Tapènémlé* étaient de vaillants chasseurs, jamais on n'a vu tant de bêtes que celles qu'ils ont tuées... »

— Jamais ! répétèrent les Bêtés en chœur.

— Alors le Ciel envoya le palmier et la toile d'araignée sur la terre, pour les chercher. Le palmier alla chercher *Tapènémlé* et la toile d'araignée amena *Gripopo* et le Ciel leur dit : « Allez à la chasse ! »

— Le Ciel leur dit : « Allez à la chasse ! »

— Et *Gripopo* se mit du soleil sur la figure et *Tapènémlé* ne vit plus clair, et *Gripopo* tua trois éléphants, puis ils revinrent au village...

— Ils revinrent au village.

— Alors, *Tapènémlé* alla se coucher et dans la nuit, sa mère vint le réveiller, et sa mère lui dit : « Prends cette eau, quand vous irez tous deux à la chasse; si *Gripopo*

1. Pour ceux que les fables des Néyaus pourraient intéresser, voir : *Essai de manuel de la langue néoulé*, par G. Thomann, administrateur des Colonies, Leroux éditeur, Paris, 1905. (Détails sur les mœurs et l'histoire des Néyaus.)

s'enduit le visage de soleil, jette cette eau sur le soleil, le soleil s'éteindra !

— Le soleil s'éteindra !

— Alors il jeta l'eau sur la face de *Gripopo* et *Gripopo* ne vit plus clair. Et *Tapènémlé* à lui seul tua trois éléphants, mais il se mit à pleurer en disant : « Comment vais-je les emporter tous les trois ? »

— Comment vais-je les emporter ?

— Alors sa mère vint et sa mère lui dit : « Prends ce fétiche, ne pleure pas ! » Il prit le fétiche, il le mit sur les éléphants et les trois éléphants devinrent trois petites choses; alors, il les porta au village et ils redevinrent trois grands éléphants. Alors le Ciel dit : « Comment as-tu fait pour apporter toute cette viande ? »

— Le Ciel dit : « Comment as-tu fait ? »

— Ils envoyèrent chercher *Gripopo* et il revint, n'apportant qu'un sanglier. Et le Ciel dit : « C'est *Tapènémlé* qui est le meilleur chasseur, c'est pour voir cela que je vous ai convoqués et que vous êtes venus ! »

« Puis il donna une femme à *Tapènémlé* pour la porter sur la terre et à *Gripopo* il donna, pour le lâcher en arrivant, un oiseau qu'il mit dans une cuvette en bois fermée d'un couvercle.

« Et c'est pour cela que sur la terre il y a des femmes et des oiseaux, mais il n'y en avait pas auparavant ! »

— C'est pour cela qu'il y a des oiseaux et des femmes ! » répéta l'auditoire enthousiasmé.

Et ce fut une allégresse générale parmi tous ces sauvages qui, aussi naïfs que le conteur, oublièrent que ce dernier avait parlé de la mère de *Tapènémlé* !

*Kro* n'était pas un des derniers à s'esclaffer, sa laide physionomie distendue par un rire énorme était de plus en plus grimaçante et sa bouche grande ouverte montrait toutes les dents noircies, affreusement taillées en pointes; il était hideux.

« Eh bien, joli cœur aimé des femmes, dit Moni s'approchant d'un pas souple avec un jeu de tous les muscles saillants sur ses épaules de bronze, eh bien, parfum de la forêt, es-tu content ? »

— Sacrés Néyaus ! vous êtes des sorciers ! je n'ai jamais tant ri ! s'écria le bandit.

— Alors, j'emmènerai Lia ?

— Je t'ai déjà dit que ce n'est pas possible. Ils en ont tous peur ici et ils croient qu'il reviendrait de Sassandra pour venger son père.

— Les morts aussi reviennent, dit le Néyau; si vous le tuez ici il troublera votre tranquillité, vos nuits seront sans sommeil, vos brebis seront stériles, votre riz séchera dans les plantations !

— Ce n'est pas sûr, dit *Kro*, tandis que si mon Lia revenait de Sassandra, ma peau ne vaudrait pas cher.

— On ne revient pas de Sassandra.

— C'est vrai, il n'y a pas de routes dans la forêt, la faim guette celui qui s'y aventure, la rivière est bien gardée par les Kouadré<sup>1</sup> et nous savons tous qu'un

1. Peuplade intermédiaire entre les Bêtés et les gens de Sassandra.

homme seul ne peut manier une pirogue dans les rapides. Du reste, je ne le crains pas; si j'avais eu peur de lui je n'aurais pas...

— Eh bien, alors, tu me le donnes.

— Puisque je te dis que mes hommes veulent sa mort ! Malgré ma puissance, je ne peux négliger l'avis de toute la tribu ! Mais tout espoir n'est pas perdu pour toi. Il a été convenu que le jour de la pleine lune, interrogeant les fétiches, nous les laisserions décider du sort de Lia. Voilà qui arrange tout : vois la lune, elle est dans toute sa splendeur, dans peu de temps elle sera au-dessus de nos têtes, il est l'heure du sacrifice ! »

Prenant une sorte de gong en usage dans cette région, le chef de Soubré le frappa de trois coups de maillet; le métal fêlé rendit un son lugubre.

Et soudain, sur le village entouré de broussailles et d'un chaos de rochers, il se fit un grand silence; les crapauds surpris se turent un moment et seul, pendant quelques minutes, le grand fleuve, se précipitant dans un dédale de blocs de granit, fit entendre sa voix, puis tout à coup le charme se rompit, une clameur funèbre, à laquelle bientôt les hôtes de la forêt et des marécages joignirent leur concert, retentit comme un chant de mort. C'était le chef de Soubré qui hurlait à la lune !

Du fond d'une case obscure, sortit en sautillant d'un pied sur l'autre une prêtresse, sordide vieille à demi couverte par les lambeaux d'un pagne blanc, et, sur sa face enduite d'argile blanche, ses orbites, laissées à leur teinte naturelle, formaient deux trous sombres que creusaient les reflets de l'astre blafard, témoin de cette étrange scène.

Comme sans le voir, la sorcière passa devant le chef et, dans la grotesque cadence de ses pas, elle continua sa route. Hurlant toujours, il la suivit.

Tous deux se perdirent dans la nuit, sous la voûte obscure de la forêt vierge; les cris sinistres de l'homme ne cessaient pas et de temps en temps la brise malsaine des marais voisins apportait le son métallique des lourds anneaux de cuivre enserrant les chevilles de la hideuse femelle, puis tout le bruit cessa et la voix de *Kro* s'éteignit dans le lointain pendant que *Néyaus* et *Bêtés*, silencieux dans les cases, affectaient de dormir, dans leur crainte réciproque de se voir accuser de chercher à percer le mystère.

Moins discrets, suivons le chef et sa triste compagne; les voilà dans une étroite clairière entourée d'un rideau de plantes épineuses formant une haie inextricable. Pour passer, ils ont soulevé avec de longs bâtons, dans un endroit connu et soigneusement repéré, les dangereux rameaux; *Kro* marchait devant, tenant les broussailles au-dessus de la tête de la sorcière qui les reprenait avec son gourdin, passait et les laissait retomber derrière elle.

Nul n'aurait pu voir le sentier ainsi masqué et quiconque l'eût cherché, en pure

perte d'ailleurs, se fût heurté partout aux mille épines des ronces sans pouvoir se frayer un chemin. Mais personne, en dehors des séides du féticheur, ne s'aventurait dans ces parages.

Une voix se fit entendre et dit :

« Nahoua<sup>1</sup> pleure dans la nuit !

— Ce sont les âmes<sup>2</sup> ! répondit Kro, entrant dans le cercle sacré.

— C'est toi, Kro ? reprit l'autre. Tu le vois, nous sommes prêts.

— C'est bien, Rabé ; l'offrande est là ?

— L'agneau à gauche, l'enfant à droite de la pierre creuse.

— Tu peux commencer, Oura, » dit le chef en se tournant vers la mégère qui l'accompagnait.

Elle s'avança à pas lents vers une énorme roche plate étalée au milieu de la clairière, sortit sept cauries<sup>3</sup> attachées à un nœud de son pagne blanc et les jeta sur la pierre en disant :

« Trois, la brebis pleure, quatre, la femme a le cœur percé, quatre, la femme, trois, la brebis. »

Sur le granit les coquillages étaient tombés dans l'ordre suivant : trois sur la face, quatre sur le dos.

« C'est la brebis qui pleurera, dit la mégère, l'oracle a choisi l'agneau.

— Bah ! dit Rabé, ce sera pour une autre fois ; j'aurais bien cru cependant que Nibahiri voulait du sang humain. Comment va-t-on rendre le marmot à sa mère ? Elle a hurlé pendant toute la soirée, croyant son rejeton enlevé par le crocodile.

— Il faut obéir à l'Esprit, répondit la vieille ; tu diras à la bonne femme que nous avons emmené l'enfant pour interroger le Destin et que longue vie lui a été prédite. Va, prends-le, reconduis-le à sa mère et laisse-nous seuls. »

Tremblant de tous ses membres, le pauvre petit, un bambin de cinq ans qu'on avait laissé nu et sans lien, près du fatal autel, suivit le cruel Rabé sans avoir rien compris à cette promenade nocturne.

Ils disparurent tous deux.

Alors l'agneau fut couché sur la roche, les quatre pattes en l'air, étalant aux rayons de la lune le duvet soyeux de son ventre blanc, une longue tige de fer traversa sa langue arrachée au dehors par une pince de forgeron et l'empêcha de la rame-

1. Grande chute du fleuve en amont de Soubré.

2. D'après la légende, les âmes des défunts seraient toutes dans les rochers et les tourbillons de Nahoua.

3. Petits coquillages servant de monnaie dans une grande partie de l'Afrique. Rares dans les forêts de la Côte d'Ivoire, ils ne servent que pour les fétiches des indigènes de cette région.

ner en arrière, les commissures des lèvres furent fendues.

La malheureuse bête n'avait pas jeté un cri et seul un gémissement très doux, presque une plainte d'enfant, lui échappait.

« Cela va mal pour Lia, dit Kro.

— J'en étais sûre, » répliqua la vieille.

Prenant, sous une anfractuosité du granit, un éclat de quartz blanc grossièrement taillé, le chef de Soubré traça une ligne sanglante sur le ventre de la victime.

Elle ne cria pas encore et continua de gémir, le caillou aigu s'enfonça dans les chairs, les entrailles de la pauvre bête

une tasse de son sang pour joindre sa force à la mienne<sup>1</sup>.

— A la bonne heure ! s'écrièrent les Bêtes, nous en serons débarrassés une fois pour toutes.

— C'est dommage, dit le Néyou Moni, c'eût été un fameux esclave, vigoureux et brave, que nous nous serions attaché en le traitant avec quelques ménagements.

— Nous vous en trouverons d'autres ; sans Gagni et Lia, les Bakoués seront comme des femmes et nous les aurons à merci.

— N'empêche que c'est moi qui ai fait prendre Lia, dit Logbo, toujours pratique.

— Tu auras une part du produit de l'ivoire, répondit Kro. Rabé gardera le prix de Gnina qu'il a capturé, j'aurai, moi, les enfants et le reste des défenses d'éléphants. Nos comptes sont-ils arrêtés, Moni, et ne peux-tu nous donner davantage ? Si tu te montres généreux, tu n'auras pas à t'en repentir, comme je te l'ai dit tout à l'heure, nous ne manquerons plus maintenant de captifs.

— Je ne peux faire plus que ce qui a été convenu, répliqua le Néyou. Pour Gnina

cinq fusils, un petit baril de poudre, un couteau, un pagne, une poignée de perles ; pour les deux enfants, huit fusils, deux barils et les mêmes objets de menue valeur ; pour l'ivoire quatre barils et douze pagnes.

« Maintenant, il me restera deux grandes caisses de gin que nous boirons ensemble au moment de la séparation. Cela va-t-il ainsi ?

— Allons, va pour le gin ! répondit Kro, furieux au fond et désireux de faire subir aux Néyaus le même sort qu'aux gens de Péhiri, mais obligé de les ménager pour rester en relations avec la côte et ne pas manquer d'armes et de munitions.

— Bon, nous partirons ce soir, dit Moni, puisque nous n'avons plus rien à faire ici.

— Comme vous voudrez, mais je vous conseille de venir avec moi annoncer à Lia la bonne nouvelle. Ce sera plus drôle que tes fables, Moni, et tu vas voir la tête qu'il fera ! »

(A suivre.)

G. NOHMANT.

1. Les Bêtes étaient, il y a peu de temps encore, des anthropophages.

### Reliures mobiles.

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pouvant contenir une année entière du *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux ; plus 0 fr. 25 pour envoi par colis postal à Paris et 0 fr. 75 par poste en province.



#### LA VENGEANCE DE LIA

« Cela va mal pour Lia, » dit Kro.

(P. 140, col. 2.)

s'étalèrent, hideuses, sur le roc. A ce moment le cri du hibou se fit entendre par trois fois dans la nuit.



Le lendemain, à la première heure, les Bêtes se pressèrent en foule autour de leur chef, anxieux de connaître la décision du fétiche.

Çà et là les pagnes des Néyaus, tins sus de provenance européenne, jetaient leurs notes claires au milieu des sombres peaux de singes qui couvraient à peine la nudité des sauvages.

« Vous aviez raison, dit Kro, ce soir, le fameux Lia aura cessé de vivre et je boirai

COMMENT VOYAGE LA FEMME AU MAROC

## Les Prisons Portatives

Il est peu probable que l'occupation française du Maroc exerce une influence appréciable sur les mœurs des indigènes. Nos ambitions sur ce chapitre doivent se borner à souhaiter qu'ils y perdent l'habitude de l'assassinat et de la rapine.

Quant à espérer qu'elle amènera l'émancipation de la femme marocaine, ce serait trop demander. Et, cependant, que de réformes on pourrait entreprendre dans ce domaine !

Jugez-en par le mode de transport appliqué aux riches Mauresques. Sans que leurs époux et maîtres se préoccupent de savoir si elles étouffent en route sous les ardents rayons du soleil qui dessèchent et raréfient l'atmosphère, on les enferme dans des palanquins qui, une fois la portière fermée et verrouillée, n'offrent plus une seule ouverture pour le renouvellement de l'air.

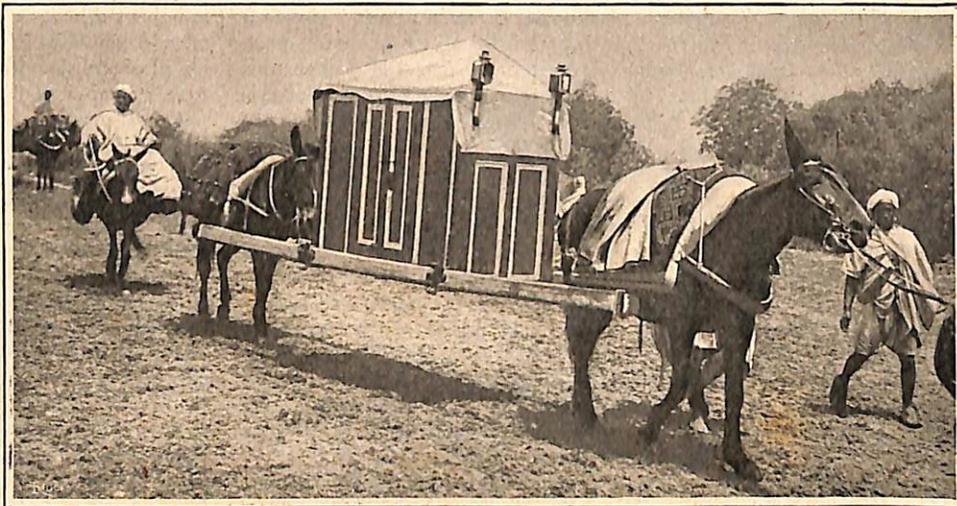
La lumière du jour elle-même ne leur parvient que tamisée chichement par l'épaisse toile qui sert de toiture.

On peut aisément se représenter ce qu'endurent les malheureuses livrées aux cabots que leur procure le trot irrégulier des mulets au cours d'un voyage qui dure des heures, et qui peut même se prolonger des journées. Elles sont généralement

enfermées à deux, quand elles ne sont pas entassées à trois dans un réduit aussi exigu !

Les femmes du peuple, elles, quand elles voyagent, sont tout simplement enfermées dans des sacs !

Mais elles ne voyagent pas souvent, les femmes



C'est dans ces sortes de prisons portatives que voyagent les femmes des hauts dignitaires du Magzen. Elles sont quelquefois trois enfermées dans ces résidus exigus, où ne pénètrent ni air, ni jour.

des classes laborieuses marocaines ! Dans les villes, leurs époux et maîtres ne leur permettent même pas de sortir pour se rendre à la mosquée, ou pour aller bavarder chez la voisine.

Plus heureuses, celles des villages qui se trouvent à proximité d'un centre populeux ont l'avantage d'être chargées de vendre sur le marché de la ville les menus produits de la ferme, légumes ou fruits.

Quant aux montagnardes, elles ne connaissent la ville que de loin — comme dans un rêve !

CHRISTIAN BOREL.

LA FIDÉLITÉ D'UN MONSTRE TERRIEN

## La Tortue Généalogique

La famille de M. Bisbee, un Américain de la province de Massachusetts, a une généalogie gravée d'une façon tout à fait originale et des plus pittoresques. A l'encontre des habitants de la vieille Europe qui font figurer sur leurs tombes les noms de leurs ancêtres, cette généalogie est incrustée sur la carapace d'une énorme tortue.

Ce curieux animal fut pour la première fois capturé en 1815, dans les champs avoisinant les forêts de Nord Rochester. L'arrière-grand-père de l'actuel M. Bisbee inscrivit sur la carapace ses initiales et une date, et ses descendants firent comme lui. La tortue est en liberté, mais tous les ans, à la même époque, elle revient dans les parages de la ferme de M. Bisbee.

Il y a déjà vingt ans que M. Bisbee, pour ne pas manquer aux traditions de la famille, grava à son tour ses initiales sur le monstre terrien.

Une tortue de quatre-vingt-quinze ans est une chose assez rare, mais il est encore plus curieux qu'une même famille ait pu assister à la longue existence de cet animal.

PAUL HUGAULT.

## CAKE NATIONAL

### Le Gâteau du Couronnement

C'est à titre de souvenir que nous publions cette œuvre culinaire qui n'est autre que le "cake", ou pièce montée, offert à la reine Marie d'Angleterre par les élèves des écoles primaires de la ville de Londres, à l'occasion des fêtes de la coronation.

Hommage touchant, venant surtout de bambins qui en sont encore à l'âge où les friandises prennent une place si importante dans l'existence !

Ne souriez pas ! Ce gâteau du couronnement avait autant de valeur marchande que bien des œuvres d'art, puisqu'il coûta 25 livres sterling, soit 625 francs.

Comme les souscripteurs ne pouvaient s'inscrire que pour un demi-penny, soit cinq centimes, ce majestueux gâteau représentait donc le débours de 12,500 sous.

Cette coutume d'offrir un cake en présent est bien anglaise, et elle n'a rien d'équivalent dans les autres pays. Par exemple, quand le "chef" d'un grand club prend sa retraite, les membres, pour lui prouver leur reconnaissance gastronomique, lui offrent un magnifique gâteau.

Il est juste d'ajouter qu'ils font placer dans le socle, en pleine pâte, une "purse," un porte-monnaie bien garni.

Aimable façon de marier l'utile à l'agréable !

V. F.



LE GÂTEAU DU COURONNEMENT

Cette pièce montée, offerte à la reine Marie d'Angleterre par les élèves des écoles primaires de la ville de Londres, ne coûta pas moins de 625 francs.

## PRÉCURSEURS POLITIQUES

### Les Collectivistes du Paraguay

On pourrait peut-être croire que ceci n'est qu'une fantaisie pour amuser les esprits curieux et railler aimablement les utopies de certains politiciens européens, hâtons-nous de dire que notre information est exacte et que nous la tenons de source sûre.

Dans le Paraguay, au-dessus de la ville d'Asuncion, existe une colonie appelée la colonie Cosme. Les membres de cette colonie fabriquent ou font pousser tout ce qu'ils désirent, ils n'ont recours à aucune importation. Les habitants de cette colonie modèle travaillent durant sept heures par jour et gagnent non de l'argent mais du temps. Voilà une contrée où le proverbe anglais « Time is money » peut servir de devise.

Il y a des gages d'une heure et des gages d'une demi-heure. Certains travaillent plus de sept heures afin d'avoir de l'avance et de pouvoir s'offrir, le moment venu, des vacances et le charme d'une excursion.

Si un membre de la colonie désire une chaise ou une table, il paye l'objet désiré en heures de travail.

Tout est contrôlé afin qu'aucune erreur ne puisse être commise et que les paresseux ne puissent avoir un avantage sur leurs compagnons pleins de courage.

P. H.

DANS LE MONDE DES ANIMAUX

## Des maris qui ne portent pas culotte

Que l'on se rassure : il ne s'agit pas d'une mode nouvelle. L'« inexpressible » dont il s'agit n'est qu'une image. Et, comment pourrait-il en être autrement, puisque nous sommes dans le monde des animaux ?

En général, chez ceux-ci, les rôles et les devoirs de chaque sexe sont nettement déterminés, et si la force, le courage, la beauté souvent appartiennent aux mâles, les femelles se contentent des plus solides vertus qui se rattachent au sentiment maternel.

Il est pourtant des exceptions à cette règle. Et c'est de celles-là que nous voulons parler. Nous les pourrions chercher surtout chez les animaux inférieurs; mais nous en trouverons, dès le début, parmi les mammifères les mieux organisés.

Les singes, généralement, sont des maris autoritaires et peu soucieux des soins du ménage. Nous voyons cependant les femelles de certaines espèces se décharger du souci de la famille en en confiant la tâche au mari. C'est ainsi que chez les ouistitis, lorsque « Madame » a assez du nourrisson qu'elle porte sur son dos, contrairement à l'habitude des autres primates, elle le repasse à monsieur, qui fait bien quelquefois des difficultés, mais est toujours obligé de se soumettre devant les arguments frappants qu'on lui fait valoir.

Chez les fauves, en général, nous ne voyons rien de semblable. Dans la famille des ours, cependant, la mère confierait, paraît-il, ses petits, non plus au mâle, mais à... son fils aîné ! C'est du moins l'opinion commune en Russie, où un mot spécial, *pestun*, qui signifie gardiens d'enfants, désigne les oursons d'un an qui accompagnent leurs frères. Cette opinion est confirmée par des naturalistes dignes de foi, Eversmann entre autres, qui donnent plusieurs exemples à l'appui.

Dans le monde des oiseaux, les cas de « pères nourriciers » deviennent déjà plus fréquents. Nous ne parlons pas, bien entendu, des mâles qui nourrissent leur femelle, et indirectement leurs petits, pendant le temps de la couvée. Cela rentre dans leurs attributions paternelles. Mais nous voyons par exemple l'autruche mâle couvrir, seule, les œufs, dont la femelle se désintéresse complètement. Les nandous et les casoars agissent de la même façon.

Les pigeons, les martinets, nourrissent aussi leurs petits avec un zèle égal chez le père et chez la mère. Mais le cas le plus intéressant de ce renversement des rôles est peut-être fourni par un petit gallinacé, dont l'aspect rappelle celui des cailles, le *turnix taïgoor*. Chez ces oiseaux, les femelles sont les plus grandes et les mieux parées. Et non seulement elles confient au mâle le soin de couvrir, mais ce sont elles qui se promènent, font entendre le cri d'appel et combattent, pendant que les maris dociles se consacrent à l'éducation des petits.

Si nous passons chez les reptiles nous voyons les crapauds mâles et quelques autres prendre un soin scrupuleux des œufs que la femelle dépose; mais c'est surtout dans la classe des poissons que nous trouverons les exemples les plus fréquents. On peut poser en règle que dans ce monde des eaux, chaque fois que les parents s'occupent de leur progéniture, ce qui n'est pas la loi générale, c'est toujours le mâle qui en est chargé. Tout le monde connaît les poétiques

mœurs de l'épinoche. C'est le mâle qui construit l'élégant petit nid en manchon où éclore les œufs; c'est lui qui va chercher les femelles pour les engager à y pondre; c'est lui qui surveillera et défendra les alevins jusqu'à ce qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes.

Mêmes mœurs chez les chabots, les macropodes, les chromis. Le mâle de ces derniers a même employé une singulière méthode pour mettre à l'abri ses protégés : il les fourre tous dans sa bouche, qui se distend et se gonfle alors de la plus extraordinaire façon. Lortet, qui a spécialement étudié ces poissons, s'étonne, à juste titre, de ces procédés et avoue qu'il ne peut comprendre « comment le mâle, qui porte ainsi, plusieurs semaines, plus de deux cents petits, peut se nourrir, sans avaler, avec sa proie, un grand nombre d'alevins ».

Citons encore les syngnathes, les hippocampes mâles, qui possèdent une large poche où la femelle vient déposer ses œufs; les nécrophis qui se les collent, plus simplement, à l'abdomen à l'aide d'une sécrétion spéciale; et, laissant de côté bien d'autres espèces, passons hâtivement aux invertébrés.

Ici, il ne s'agit plus de l'éducation des jeunes. Mais nous trouverons encore bien des cas de rôles renversés, en ce sens que la femelle aura souvent des attributs de puissance, d'autorité ou de férocité, qui sont le plus souvent l'apanage du sexe fort.

Chez les insectes les exemples sont trop fréquents pour être énumérés. Rappelons seule-

ment les mâles des abeilles que l'on tolère dans la ruche où ils ne sont bons à rien, et qu'on finit par assassiner en masse, lorsqu'on a assez de les nourrir à ne rien faire; citons encore les terribles mantes religieuses qui dévorent leurs époux. Mêmes mœurs chez les arachnides, les scorpions entre autres. Mais c'est la petite araignée noire de nos murailles qui, à cet égard, offre le contraste le plus frappant. Madame est ici plusieurs fois plus grosse que Monsieur. Aussi, celui-ci se laisse-t-il facilement séduire par de si opulents charmes. Mais à peine a-t-il commencé sa cour qu'on le voit soudain déguerpir avec une hâte qui serait incompréhensible si l'on ne connaissait les mœurs d'ogresse de sa tendre moitié. Celle-ci, en effet, se jette à toutes jambes à sa poursuite et, si elle parvient à l'atteindre, n'en fait qu'une bouchée !

Mais où le rôle du mari est le plus effacé, c'est sans doute parmi certains groupes de crustacés parasites, où l'époux est réduit à sa plus simple expression. Sans estomac, sans cœur, sans yeux, sans membres, il n'est qu'un pauvre petit pygmée accroché comme il peut à son imposante épouse. Et le comble est certainement atteint par les anilocres, les anthodiscus, les anisopodes et plusieurs autres, où le mâle est si peu fier de son sexe qu'il n'a rien de plus pressé que d'en changer, et finit, tandis que sa vieille compagne disparaît, et qu'un jeune époux vient reformer le couple — par devenir femelle à son tour !

LUCIEN ZEVORE.

## LES MILLE ET UNE AVENTURES

# Les Coureurs de « Llanos »

Par HENRY LETURQUE

### CHAPITRE VI (Suite.)

Ases pommettes saillantes, à ses longs cheveux noirs, à son teint jaunâtre, il est facile de reconnaître le nouveau venu pour un Indien. Comme tous ses congénères, il cache, sous l'apparence d'un être malingre, une force musculaire considérable. Ses yeux, largement ouverts, dénotent la franchise.

« Saurais-tu aller au pays d'où viennent les grandes rivières qui tombent de ce côté dans l'Amazone ? »

A cette demande de son maître, l'Indien questionne à son tour :

« Tu veux parler du Venezuela ? »

— C'est cela même, répond Fred.

— Si mon père le veut, je le puis. »

C'est au tour du Boch d'expliquer :

« Jap est le fils d'un chef. Son père ayant emprunté de l'argent et n'ayant pu le rendre, tous les jeunes gens du village se sont engagés au service de patrons afin de gagner la somme nécessaire, qui doit être rendue le premier jour de l'an prochain, faute de quoi le village de la tribu sera la propriété du prêteur.

— Ton village est grand ? » demande Fred.

Le fils du chef relève la tête.

« Il contient deux fois autant de cases que j'ai de doigts aux mains.

— Grosse, la somme que doit ton père ? »

Les traits de l'Indien se crispent en un geste d'effroi pendant qu'il murmure :

« Deux mille reis par case.

— Qu'il ne pourra pas rendre ?

— Nous sommes partis, les dix-huit jeunes gens de la tribu, depuis trente jours, pour travailler, mais nous ne pourrions jamais gagner assez de papier-argent. »

En faisant cette réponse, l'Indien a baissé la tête, comme honteux, alors que Fred, croyant pas ses oreilles, se tourne vers le Boch.

« Comment, en six mois, dix-huit hommes ne gagneront pas quarante mille reis, c'est-à-dire à peu près cent douze francs ? »

« Que leur donnez-vous donc ? »

— Eh ! fait l'autre, on les nourrit d'abord et, ensuite, on leur donne quatre mille reis par an. »

Fred est éccœuré.

Quatre-vingt-dix centimes par mois à un homme auquel on demande probablement le travail d'une bête de somme.

Il s'adresse à l'Indien :

« Combien te faut-il de temps pour aller à ton village et en revenir ? »

— Cinq jours à l'aller, en courant; deux jours pour le retour.

— Comment cela ?

— Je reviendrai avec mon *couriare* 1. »

1. Canot d'écorce.

Fred prend Cacao à part.

« Pouvons-nous rester ici pendant huit jours sans rien craindre? »

— Si vous ne sortez pas du poste, je réponds de tout, » affirme le sergent.

Fred appelle Jap.

« Pars immédiatement; je t'attendrai ici. Tu diras à ton père que je te donnerai les quarante mille reis. Souviens-toi seulement de ce que je vais te recommander. Il ne faut pas que mon ami sache que nous nous rendons au Venezuela, mais bien qu'il se figure aller dans la direction de la Guyane »

— J'arrangerai cela, » fait Jap, après un moment de réflexion.

Il s'en va ensuite vers le Boch.

« Maître, j'ai engagé ma parole avec toi, veux-tu me la rendre? »

— Pars, mon ami, mais, avant, réglons nos comptes. »

Il sort de sa poche trois billets de cent reis chaque, un de cinquante, et les tend à l'Indien en lui disant :

« Il y manque dix reis, mais c'est pour la journée d'aujourd'hui qui n'est pas terminée. »

— C'est juste, maître, merci, » répond Jap.

« Et tu y ajouteras ceci, c'est pour toi, en plus du prix convenu. »

En même temps, Fred lui présente deux livres sterlings.

C'est en tremblant que Jap prend les deux pièces d'or, c'est en tremblant qu'il les met dans la poche adaptée à l'intérieur de son pagne et referme celle-ci au moyen d'une épine arrachée à un arbuste voisin, et sa voix tremble également quand il dit :

« Merci, maître blanc, je courrai plus vite pour que mon père soit content plus tôt. »

Le sixième jour n'est pas écoulé qu'il se présente à l'entrée du poste.

Ce n'est plus l'Indien que nous avons vu avec un pagne pour tout vêtement. A cette heure, il est habillé en guerrier; mocassins aux pieds et pantalon de peau brute. Ses cheveux sont retenus par une tresse en cuir dans laquelle est fixée une plume d'aigle, et, pendant à son côté gauche, retenu par une ceinture passée autour de ses reins, un carquois est plein de flèches. De la main gauche il tient un arc, au bout de sa main droite se balance un objet bizarre qu'on pourrait prendre pour un canot.

Et, de fait, c'en est un.

Il le dépose à terre, et l'objet paraît si léger, que Gaspard ne peut résister à l'envie de le voir de plus près.

Il le soulève et n'est pas maître d'un cri de surprise.

L'embarcation ne pèse certainement pas dix livres.

« C'est mon courriare, » fait Jap, souriant.

Il s'adresse alors à Fred :

« Mon père m'a dit de me faire tuer pour toi s'il le fallait, j'obéirai à mon père. »

C'est tout comme protestation de dévouement; mais quelle éloquence dans la simplicité de ce langage!

Fred lui prend les mains, les serre dans les siennes et lui dit :

« A partir de maintenant, tu es notre ami à tous deux. »

L'autre, sans un mot, rend étreinte pour étreinte à Fred et à Gaspard, puis, les entraînant hors du poste, fait entendre un léger coup de sifflet.

Un chien bondit de derrière un arbre et vient tomber à ses pieds.

Haut sur pattes, museau allongé, il semble un de nos grands lévriers d'Afrique

« C'est un *maikang*, chien de race sauvage explique Jap; il s'appelle Pirai et ne parle que quand il est besoin. »

Il lui montre les deux Français.

Le geste est à peine ébauché, que Pirai, se dressant sur ses pattes, appuyant celles de devant sur la poitrine de Fred, le fixe de ses grands yeux expressifs, et, langue pendante de joie, découvre deux rangées de crocs avec lesquels il ne doit pas être bon de faire connaissance.

De là son nom de Pirai, par analogie avec celui du poisson si redouté dans l'Amazone et ses affluents, que les caïmans eux-mêmes fuient sa terrible mâchoire.

Après Fred, c'est au tour de Gaspard à recevoir les caresses de l'intelligent animal.

« Les armes? demande Jap.

— Elles sont prêtes, » répond Cacao.

Il apporte deux carabines à répétition choisies dans ses magasins et deux sacs d'étoffe imperméable contenant chacun deux cent cinquante cartouches à balle.

« Avec ces joujoux-là, fait-il en les remettant à Fred et à Gaspard, vous pouvez démolir un homme à quinze cents mètres; ça vient des Etats-Unis. »

Il y ajoute, pour chacun des trois compagnons, un sabre d'abattis, un lazo en cuir tressé et un poncho en poil de vigogne des Andes.

Fred montre l'Indien qui attend, son étrange canot en bandoulière.

« Et Jap, tu ne lui donnes pas une carabine? »

L'autre a entendu, il frappe sur son arc.

« Toi, tu envoies la mort comme le tonnerre, moi je tue comme le serpent. »

Et montrant le Nord :

« En route pour le Maroni! »

Il est déjà loin, quand, ayant terminé leurs adieux à M<sup>me</sup> Vanille et à Cacao, Gaspard et Fred se hâtent derrière lui.

Courant à droite et à gauche, nez à fleur de sol, Pirai commence son service d'éclaircur.

## CHAPITRE VII

Dans les llanos. — Heureux présage. — En reconnaissance. — Ce sont des Rojos. — Confidences. — Démangeaison persistante. — Engagement d'honneur. — A la suite de Pirai. — La rivière de la mort. — Le Navaraca. — Le bain de la poule. — C'est le chef. — Ruse d'Indien. — Apprêts de supplice. — Sur-tout, ne te trompe pas. — Le bourreau tombe dans le rio. — Un adroit tireur. — Je le ferai dévorer tout vif. — Le souterrain est fermé.

« Tu sais, a dit Jap à Gaspard, pour aller au Maroni, il faut laisser sur la droite l'étoile qui est au-dessus du pays où sont venus mes amis blancs. »

L'ingénieur, pendant les quelques jours

passés sur *La Belle-Louise*, a tellement étudié la carte du bassin nord de l'Amazone qu'il l'a comme gravée dans son cerveau.

Il proteste aussitôt.

« Pas du tout, il faut, au contraire, marcher droit sur l'étoile polaire. »

Jap secoue la tête.

« C'est la route la plus courte, mais elle est barrée par des forêts peuplées de serpents énormes et de bêtes féroces. Si tu le veux, nous la suivrons, mais aucun de nous ne reverra son pays. »

Fred se récrie déjà.

« Ah! non! je consens à t'accompagner, mais pas dans l'autre monde, ou du moins le plus tard possible. »

Gaspard se laisse facilement convaincre.

« Un malin, Jap, pense Fred: il a compris ce que j'attendais de lui... Je me suis peut-être mis le doigt dans l'œil en espérant trouver au Venezuela quelques indices de l'oncle de Gaspard, mais, au moins, j'en aurai le cœur net... et puis, sait-on jamais ce que vous réservent les voyages... des fois... avec des surprises. »

Ayant maintenant carte blanche, Jap a piqué presque franchement dans l'Ouest.

Pour la soixantième fois, nos amis ont installé leur campement pour y passer la nuit.

Ce n'est plus la forêt vierge avec ses fouillis de lianes et de parasites, où il fallait s'ouvrir un chemin à coups de sabres d'abattis; ce ne sont plus ces plaines arides brûlées par le soleil, où la marche de jour était interdite sous peine d'insolation, ce sont les llanos, plaines aussi, mais coupées de marécages, de bouquets de palmiers, de vastes étendues de buissons.

Les llanos, le repaire des pirates du désert vénézuélien, ceux que les voyageurs connaissent sous le nom de « coureurs des llanos ».

« Demain, affirme Jap, nous verrons le frère de l'Amazone. »

— Ce qui veut dire, explique Fred, que nous serons sur les bords de l'Orénoque.

— Et, ajoute l'Indien, en montrant les premiers contreforts d'un massif montagneux, de l'autre côté de la montagne, nous aurons des chevaux.

— Pas trop tôt, » grommelle le jeune marin.

En même temps, il lève ses pieds l'un après l'autre.

Les chaussures des deux Basques n'ont plus de nom dans le langage de la cordannerie. Chacune d'elles se compose de deux parties absolument distinctes: une loque formant empeigne, une autre loque tenant la place d'une semelle. Une liane renouée tous les jours les maintient en place au-dessus et au-dessous du pied.

Quant à Jap, il y a belle lurette que la corne de ses pieds a remplacé le cuir des mocassins.

Comme d'habitude, un feu a été allumé, non un feu vif, mais un feu de bois-amadou brûlant à l'état de braise, sans dégagement de flamme. Si, contre les fauves, les flammes sont une sauvegarde, elles deviennent dangereuses à l'approche des régions fréquentées par les coureurs de llanos.

Il est onze heures et demie du soir.

Les pieds tournés vers le foyer, Jap et Fred dorment sous la garde de l'ingénieur, dont c'est le tour de veille.

Carabine en mains, l'œil au guet, attentif au moindre bruit, adossé au tronc d'un arbre, pour se préserver d'une attaque possible venant de derrière, Gaspard va quitter sa place pour jeter quelques morceaux de bois sur le feu, quand Piraï, couché près des dormeurs, se lève doucement, s'approche de lui en marchant avec précaution.

L'homme s'inquiète de l'allure bizarre du quadrupède, il lui passe une main sur le dos.

« Qu'y a-t-il, mon brave Piraï? »

Le chien passe, s'en va un mètre plus loin, et, tête allongée vers la montagne, queue horizontale, la patte droite légèrement soulevée, il reste nez au vent, ses narines se dilatant et se refermant en battements précipités.

Ce manège commence d'intriguer Gaspard.

Brusquement, le chien fait demi-tour, revient vers lui, baisse la tête et fait entendre un grognement sourd, presque imperceptible à l'oreille.

C'est là, pour qui connaît l'animal, un avertissement des plus sérieux.

Gaspard n'a plus la moindre hésitation, il lui faut réveiller l'Indien.

Il n'a pas cette

peine. Jap, qui ne dort jamais que d'un œil, est déjà debout.

« Quoi? demande-t-il à Gaspard.

— Piraï est tombé en arrêt vers le Nord.»

L'Indien s'est vivement recouché et, une oreille bien appuyée contre le sol, il écoute.

Relevé presque aussitôt, il se tourne pour éveiller Fred.

Celui-ci s'assure du bon fonctionnement de sa carabine.

« Des hommes marchent à peu de distance de l'endroit où nous sommes; restez ici tous deux, je vais avec Piraï voir quels sont ces gens. »

Un appel de la langue, le chien file en ligne droite dans la direction de l'étoile polaire.

Son maître part à sa suite.

Son arc dans la main gauche, une flèche à la pointe terminée par une épine trempée dans la terrible curare et reposant par son encoche sur la corde de l'arc, Jap n'a qu'un mouvement à faire de sa main droite pour tendre la corde.

A cent mètres, c'est la mort certaine pour

celui qu'il viserait. Homme et chien ont disparu dans les fourrés.

« Le nez me démange, » murmure Fred.

En même temps, il passe et repasse la partie dorsale de l'index de sa main gauche sur l'extrémité de son appendice nasal.

« Le nez te démange? répète Gaspard, plus qu'étonné de la réflexion.

— Oui, et c'est bon signe. Chaque fois que cela se produit, il m'arrive quelque chose d'heureux. Ainsi, maman m'a toujours dit qu'au moment où ma première dent a percé, je me frottais le nez comme un petit chien qui gratte ses puces.

— Dis donc, Fred?

— Mon grand?

— Es-tu bien sûr d'être éveillé?



LES COUREURS DE « LLANOS »

Carabine en mains, l'œil au guet, Gaspard prend son tour de veille. (P. 144, col 1.)

— J'ai les *écubiers* si bien ouverts, que j'aperçois là-bas, sous les buissons, notre ami Jap qui revient le dos si courbé qu'on le croirait rampant à côté de Piraï.

C'est exact, et, quelques instants plus tard, l'Indien est de retour auprès d'eux.

« Eh bien? interrogent-ils en même temps.

— Ce sont des *Rojos*, répond Jap, ils sont douze et armés d'armes semblables aux vôtres. Leur chef est avec eux.

— Des... Rouges?

— Oui, les bandits les plus redoutables du Venezuela. Tout en attaquant les voyageurs ou les habitants, ils ne sont pas obligés de se défendre contre des soldats car ils sont eux-mêmes à la solde du gouvernement.

« On dit, tout bas, qu'ils travaillent par ordre.

— Eh! fait remarquer Fred, il me semble que tu connais bien ce pays, ami Jap.

— Oui, répond l'autre, plus tard, mes amis blancs sauront tout.

— Et que font ces hommes par ici?

— Ils emmènent un vieillard vers la cascade de la mort, une chute d'eau dont personne n'est jamais revenu, et j'ai entendu le chef dire au prisonnier :

« Puisque tu ne veux pas nous indiquer où se trouve le trésor, la cascade te fera parler.

— Quel trésor?

— Je ne sais pas. »

L'Indien ajoute aussitôt en se tournant vers Gaspard :

« Veille bien. Ami Fred et moi allons ramasser des mottes de terre fraîche pour éteindre le feu. La fumée de bois-amadou dégage une forte odeur et si le vent venait à tourner, les bandits pourraient s'apercevoir de notre présence. »

D'un geste à peine perceptible, il tire le marin par une manche de son vêtement.

Fred a compris.

« Allons! » fait-il.

Quittant la carabine et l'arc pour le sabre d'abatis, les deux hommes commencent à tailler des carrés de terre garnie d'herbe et, tout en travaillant, s'éloignent quelque peu de Gaspard.

Certain de ne plus être entendu de l'ingénieur, Jap se penche à l'oreille de Fred, et, à voix basse :

« Tu as un secret que j'ignore et que je ne demande pas à connaître, mais je dois te dire ceci :

« Le prisonnier des *Rojos* est le *mayordomo* d'une grande plantation dont le

maître est un Français.

« Mais je le crois mort, car les bandits n'en ont pas parlé. »

Fred cesse de tailler dans le sol et s'essuie le front du revers de sa manche droite.

« Et ensuite? demande-t-il, haletant.

— Le chef des *Rojos* lui a dit : Si *dona Carmencita* est Vénézuélienne par sa mère, elle est Française par son père. Or, les Français se sont montrés insolents et irrespectueux envers notre président, quand celui-ci leur a fait l'honneur d'aller dans leur pays. Pour venger l'insulte faite au maître du Venezuela, il a été décidé que les Français seraient emprisonnés et leur argent confisqué. L'oncle de la *señorita* est en prison. Il ne nous reste plus qu'à trouver la nièce et le trésor. La première sera envoyée au harem des Andes et le second ira grossir celui avec lequel on fera la guerre aux Européens.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

1. Intendant.